

Depuis sa fondation par William Morris en 1877, la Société pour la protection des anciens bâtiments s'est dotée d'une philosophie bien à elle : la «réfection prudente», antithèse de la «restauration improvisée».

Le principe sous-jacent est simple : les structures anciennes doivent être dérangées le moins possible, la patine du temps laissée en paix, et l'histoire non dénaturée par la transposition d'un bâtiment sur un autre site ou par des travaux incomplets. Par contre, lorsque des réparations s'imposent, il faut recourir à des matériaux compatibles avec la structure existante, sans pour autant procéder à des maquillages (coloration, ornementation, vieillissement artificiels).

Notre approche de l'ancien doit être humble ; aux dires de Morris, nous ne sommes «que les dépositaires de ce patrimoine, dont les générations prochaines devront pouvoir jouir». De fait, le meilleur service qu'on puisse rendre à ces bâtiments consiste à «conjurer leur dégradation par un entretien de tous les jours». Un bâtiment peut être maintenu en bon état pour des générations et des générations moyennant certaines interventions très simples et peu coûteuses : nettoyage des gouttières, bon jointoiment, peinture des boiseries.

David Pearce, dans son introduction à la réédition de 1981 de l'ouvrage intitulé Repair of Ancient Buildings, 1929 de A.R. Powys.

L'architecte pourra déplorer le caractère général des recommandations données, le profane leur aspect trop technique. Auquel cas je rappellerai au premier que chaque situation doit être traitée distinctement, que rien dans le présent ouvrage ne pourra s'appliquer parfaitement à un contexte particulier. Les conseils offerts ne constituent qu'une piste, et non des instructions dogmatiques sur l'unique façon de procéder. Et si le néophyte constate à la lecture de ces pages que la difficulté est grande et les solutions de rechange plus nombreuses qu'il ne l'avait cru au départ (et donc à quel point il doit être prudent dans l'organisation et l'exécution de ces travaux), et bien mes deux objectifs auront été atteints.

A.R. Powys, dans la préface de Repair of Ancient Buildings, 1929.

Les ressources du patrimoine : variété et importance

Le milieu bâti — un legs irremplaçable

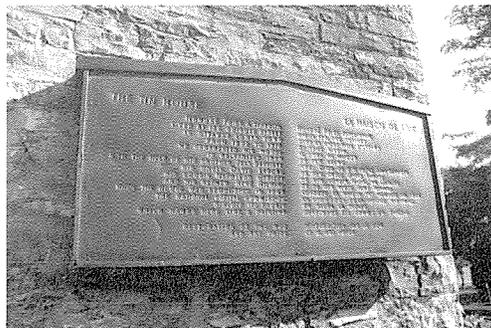
Il est facile aujourd'hui, bien plus qu'il y a une dizaine d'années, de réclamer la protection des grands édifices, sièges du parlement, hôtels particuliers, et même des réalisations plus humbles dans des localités pittoresques. Il s'agit là de manifestations rares, intimement liées à notre histoire, la grande comme la petite. Manifestations qui se distinguent cependant des myriades de constructions qu'on associe à la vie de tous les jours — maisons, magasins, écoles, fermes, usines et fabriques.

Nous avons hérité de beaucoup de constructions ordinaires qui, dans un bilan, tomberaient dans la catégorie des investissements, et qui, vu leur vieillissement, nécessitent un entretien de tous les instants. Toutefois, chaque échantillon de cette catégorie, chaque bâtiment est un tout, digne d'intérêt. Même si dans bien des cas ce ne sont que des «parties du décor», chacun de ces bâtiments peut revêtir pour la société une valeur culturelle égale à celle des plus somptueux édifices. À condition de savoir observer et de comprendre ce qu'on voit.

Tout bâtiment, toute structure possède des qualités qui lui sont propres, qui méritent notre attention lorsque la décrépitude, entre autres facteurs, commande une décision irréversible.

Question d'étiquettes

Il existe une pléthore de synonymes couvrant *grosso modo* la même réalité : architecture historique, bâtiment historique, patrimoine bâti, patrimoine architectural, etc. Il s'agit chaque fois de structures et de bâtiments anciens réalisés et entretenus par l'homme. Dans ce contexte, on prend le terme «architecture» dans une acception très large, car la conception des vieux bâtiments est rarement le fait d'une seule personne, encore moins d'un «architecte». Par «bâtiment», on entend non seulement les maisons et autres formes de logis, mais aussi les ponts, les fabriques et mêmes les routes. Tout cela réuni sous l'étiquette «milieu bâti» ou «le bâti».



Les plaques commémoratives expliquent la valeur et l'importance des ressources du patrimoine, qu'il s'agisse de bâtiments, de sites ou de paysages.

En géographie, cet alliage de bâtiments, de sites, et d'environnement constitue le «paysage culturel» ; concept encore plus large, l'«héritage culturel» ou «patrimoine» couvre toute la panoplie des objets produits par une culture, y compris les sites, les biens mobiliers, la tradition orale, même les croyances. Les muséologues parlent de la culture matérielle des objets de collection, tout en incluant souvent le monde extérieur (bâtiments et environnement). Chez les aménagistes et les urbanistes, on considère que chaque élément de l'environnement est une ressource potentielle pouvant servir à des fins particulières, et donc méritant une protection, d'où l'appellation «ressources du patrimoine».

À l'évidence, il y a chevauchement et, par endroits, excès de subtilité. Il s'agit en fait de termes spécialisés qui s'appliquent à des réalités similaires, soulignant le caractère particulier d'un lieu, d'un contexte, d'un objet, tout en faisant ressortir les dénominateurs communs. Dans la pratique, on reconnaît et l'on nomme des réalisations qui répondent aux aspirations de l'être humain, protégeant ainsi des valeurs importantes.

La compréhension du patrimoine

La valeur de chaque portion du patrimoine dicte l'importance que celle-ci revêt aux yeux des personnes ayant les ressources économiques ou l'autorité nécessaire pour se prononcer sur son avenir. Autrement dit, la valeur du passé se confond avec la valeur pour l'avenir. Malheureusement, il ne suffit pas d'être convaincu qu'un site ou un bâtiment doit être préservé ; encore faut-il disposer des moyens pour l'entretenir. Or, le fait de révéler l'importance culturelle d'un bâtiment contribue à affirmer sa valeur pour l'exploitation qui en sera faite ultérieurement.

Le passé est une mémoire, individuelle et collective. Le bâti constitue une partie essentielle des réalisations de la société. Un bâtiment est important en ce sens qu'il émane de son constructeur, dont il devient en quelque sorte le prolongement physique. Son apparence, le savoir-faire unique qui aura présidé à sa construction, les compétences manifestes qui auront permis la mise en forme à un endroit particulier sont autant de preuves visuelles et tactiles du style et de la qualité de la construction à une époque antérieure, définitivement révolue. Ces facteurs incorporent la valeur architecturale perceptible d'un bâtiment. Un bâtiment fait le lien avec les hommes et les événements du passé, avec la mémoire individuelle, la mémoire collective. Cette valeur historique est moins



La conservation des bâtiments implique parfois des situations et des choix difficiles. Ici, la façade d'un immeuble de trois étages semble écrasée par une nouvelle tour à bureaux, résultat de la plus-value immobilière et de l'omniprésent développement ; cela se fait aux dépens de l'échelle, du détail et du caractère d'un bâtiment historique ou de ce qui en reste.

Le bâti est un ensemble complexe qui perd presque toute valeur culturelle lorsqu'il est amputé d'une partie de ses composantes.

tangible, quoique plus marquée : le respect de l'histoire est plus profondément ancré dans les mœurs que l'amour de l'architecture, et il est plus facile à communiquer. À preuve, les communautés qui s'accrochent à des constructions particulièrement disgracieuses, alors que de véritables trésors d'architecture tombent en décrépitude parce que personne n'a su apprécier leur caractère exceptionnel, parce que toute une zone a été délaissée, ou parce qu'ils succombent sous les coups de butoir d'un modernisme mal avisé.

Le changement

Cette agression du modernisme, c'est un peu le cauchemar des conservateurs. Le monde aura connu au cours de ce siècle de profondes mutations, en quantité et en qualité. A bien des égards, le modernisme des générations antérieures a déçu, et l'environnement a été souillé au nom du progrès. Combien de villes et villages ont été défigurés par de dantesques HLM et tours à bureaux, par des lots vides en mal de chantier. Il y a même des immeubles d'excellente facture qui s'intègrent mal à leur environnement : ombrage excessif, coups de vent en rafales, problèmes de circulation, exode des habitants, ceux-là mêmes qui avaient été fiers de leur quartier. Malheureusement, nul ne peut garantir que les nouveaux aménagements seront supérieurs à ceux qu'on a connus ; en fait, tout nous porte à croire au contraire. Il est intéressant de noter que la protection des bâtiments et des collectivités a souvent été en conflit avec le changement, le « progrès ».

Autre facette de ces « améliorations » : les priorités nouvelles, ainsi que les mutations et migrations économiques. S'il est vrai que le

développement économique peut épargner une communauté ou une région, réduisant les risques de bouleversement, on constate aussi paradoxalement, que l'entretien en souffre, d'où nouveau danger : la négligence. Il est évident qu'il faut atteindre un équilibre entre l'ancien et le nouveau, entre la réparation et la construction.

La conservation est indissociable de l'avenir. Autrement dit, l'importance accordée aux antiquités sera fonction des ressources nécessaires pour l'entretien à long terme. Nouveau paradoxe : la décision appartient aux agents mêmes qui constituent la menace. La valeur du patrimoine doit être établie dans un contexte de mutations. L'évaluation et l'appréciation de l'architecture historique doivent faire partie intégrante des plans pour l'avenir.

La décision initiale

Dans la plupart des publications ayant trait à la conservation du patrimoine, on tient pour acquis qu'un verdict a été rendu pour ce qui est de l'importance de la propriété, de la nécessité de la préserver. Or, dans la pratique il faut encore savoir où et comment la sélection s'est faite, et par qui. C'est pourquoi le guide commence par le début, par cette décision initiale.

Dans les pages suivantes, sorte de bilan du patrimoine, on apprendra comment voir si un bâtiment ou un site est, en totalité ou en partie, digne d'intérêt et de préservation. Ces pages traitent des diverses facettes de l'architecture et du paysage : le développement à travers le temps, l'extraordinaire diversité, le caractère stylistique et artistique, les écarts entre régions. On évaluera l'importance du lieu et les motifs de la préservation. Est-ce que l'emplacement justifie l'opération de sauvetage ? Une question à laquelle on répond souvent par l'affirmative. Cependant, cette réponse soulève d'autres questions quant aux modalités, questions qui seront résolues dans les principes et pratiques de conservation qui suivent.



La métaphore fatale du progrès, qui signifie laisser des choses derrière nous, a complètement obscurci la véritable idée de croissance, qui signifie laisser des choses en dedans de nous.

G.K. Chesterton, *Fancies Versus Fads*, 1923.

De nombreux documents traitent de l'histoire socio-économique de la province, parfois sur un ton très intellectuel, mais peu d'entre eux considèrent que l'architecture et le bâtiment font partie de cette histoire. On trouvera dans le document CURR63 beaucoup d'informations générales à ce sujet, traitées par région ; y abondent les références à l'histoire économique et sociale. Pour l'économie, c'est le document EAST67 qui sert de bible. Le ministère des Ressources naturelles de l'Ontario a publié le document TOPI75 pour faciliter la planification d'un réseau de parcs historiques qui avait été proposé ; bien que les parcs n'aient jamais vu le jour, ce rapport est utile car il constitue un abrégé de géographie historique, dans lequel on décrit, cartes à l'appui, la nature, le lieu et la chronologie des principales activités. Pour la cartographie historique elle-même, voir GENT84, HARR87, KERR90 et WINE91.

Construire, activité historique en Ontario

D'ordinaire, la première question qu'on se pose au sujet d'un vieil édifice c'est la date de construction. Cependant, peu de facteurs sont aussi trompeurs que l'âge. En effet, celui-ci ne présente qu'un intérêt relatif pour qui veut en établir la valeur historique. Il est bien plus important de situer un lieu dans son époque, dans son contexte. La date ne constitue alors qu'une première étape et non pas un objectif en soi. Le caractère vénérable d'un lieu n'est donc pas le seul critère historique à considérer. Ainsi, la maison la plus ancienne du quartier n'est pas nécessairement celle qui revêt le plus d'importance dans l'histoire de ce quartier. La démarche chronologique est bien plus complexe.

L'année de construction doit être située dans le cadre technologique de l'époque, compte tenu des forces ou des carences de l'économie locale, régionale ou nationale, des styles de l'époque, du rang social du constructeur, et d'autres structures contemporaines, y compris les structures à venir. Vrai, les bâtiments très anciens sont rares ; cependant la construction connaît des cycles qui ont toujours été pluriannuels ; par conséquent, un bâtiment qui appartient à une période marquée par le ralentissement économique sera considéré comme plus «rare» qu'une construction reliée à un «boom» économique, fût-il antérieur.

Il n'existe aucune source qui puisse attribuer de façon absolue une valeur historique à un lieu. De nombreuses influences nationales et provinciales s'exercent, ainsi que des tendances dans les régions, les quartiers et les voisinages. Noms, dates et politiques n'ont qu'une portée réduite sur le développement et l'allure du territoire et du bâtiment. En soi, un document historique présente rarement une image exacte de ce qui existait jadis sur le territoire.

Dans l'ébauche qui suit, on ignore les peuplements préhistoriques, dont nous ne conservons aucune forme d'habitation permanente, seulement quelques traces matérielles à l'état fragmentaire.

Les premiers colons européens

Le développement économique de l'Ontario ne s'est pas fait tout seul, entre l'ouverture des premiers comptoirs, la colonisation des terres et des ressources, et la très grande polyvalence agricole et industrielle qu'on connaît aujourd'hui. La croissance s'est faite par cycles ; la mise en œuvre de nouvelles technologies fut hésitante ; les mouvements de population se sont

faits au gré de la conjoncture nationale ou internationale.

Au lendemain de la révolution américaine, les seuls Européens installés en permanence étaient les négociants en fourrure, les uniques établissements fixes étant leurs comptoirs et leurs modestes fortifications. Lorsque, après 1784, l'occupation du Haut-Canada s'imposa politiquement et militairement, le peuplement se fit par à-coups, avec l'arrivée immédiate des Loyalistes, suivis plus tard de nombreux immigrants américains et britanniques.

Les premiers bâtiments étaient sommaires, rarement marqués par l'élégance géorgienne du Vieux Continent ou des colonies du sud. Ce n'est qu'après la guerre de 1812 que la production locale démarra réellement. Au début des années 1820, on vit apparaître des produits manufacturés de base, et des constructions encore plus rudimentaires, en réponse à la grande immigration de l'après-guerre et aux fortes exportations de bois, bien de première nécessité dans la colonie. Le gros des vieilles résidences ayant survécu jusqu'à nos jours provient de ce premier âge de prospérité du Haut-Canada.

Les vagues successives

La dépression économique devait coïncider avec les soulèvements de 1837 et ralentir la croissance de la colonie. Au début des années 1840, une reprise laborieuse s'inscrivait dans le sillage de la réforme politique, mais il était dit que le développement devait à nouveau ralentir. Ce n'est qu'avec l'accord de réciprocité de 1854, libéralisant les échanges et l'accès au marché américain pour les biens de première nécessité, que l'économie provinciale prit vraiment son essor, avec la montée du bâtiment et du chemin de fer. Les grandes demeures italianisantes, les stations de chemin de fer, les pâtés dans les artères principales, autant d'éléments caractéristiques des petites villes du sud. On pouvait également mesurer la prospérité aux nouveaux bâtiments qui venaient remplacer la petite ferme des origines. Cette croissance, directement reliée au commerce du blé et du bois et aux actions de l'État, devait cependant prendre fin en 1866, lorsque l'accord de réciprocité fut abrogé. La récession coïncida avec la création de la Confédération, pour devenir la dépression économique de 1873.

L'extension du réseau ferroviaire jusque dans les Prairies renforça l'économie du centre du pays, ce qui entraîna au début des années 1880 un renouveau économique pour l'Ontario, dont les

agglomérations étaient appelées à jouer un rôle plus important dans l'économie nationale. Alors que le Canada commençait à peine à exploiter les ressources de l'Ouest, l'aménagement du sud de l'Ontario allait bon train, le caractère et l'échelle des rues principales étant fixés dans la brique, le métal, la vitre et la pierre qui survivent jusqu'à nos jours. Les grandes usines côtoyaient les modestes ateliers des premiers temps, les fermes diversifiaient la production destinée aux communautés voisines, ne se contentant plus des exportations de blé. Si le nord de l'Ontario jouait, bien avant 1800, un rôle important dans la traite des fourrures, les peuplements permanents n'y devinrent possibles qu'après l'ouverture de la voie ferrée qui permit l'exploitation forestière et minière. Cependant la progression s'arrêta net dans les années 1890, atteignant son plancher lors de la crise internationale de 1896, dépression qui devait démontrer la grande vulnérabilité des exportations canadiennes.

Mais les choses allaient vite changer. Malgré un léger ralentissement vers 1908, la période allant de 1897 jusqu'au milieu de la Première Guerre mondiale se caractérise par une grande expansion économique, un important développement de la construction en Ontario, la région servant de base logistique à la colonisation de l'Ouest. Certaines vieilles agglomérations du sud se métamorphosent (fabriques, commerces, services d'utilité publique modernes), tandis que le nord s'ouvre au monde grâce à l'exploitation minière, forestière puis agricole permise par l'extension du réseau ferroviaire. En 1920, toutefois, le ralentissement de l'après-guerre se fait sentir mais, dès la fin des années 20, les affaires reprennent : asphaltage des routes, lotissement pour des nouveaux quartiers bourgeois, et même construction de petits gratte-ciel. Les agglomérations les plus favorisées connaissent une progression continue et diversifiée qui les mettent à l'abri des vicissitudes de l'économie ; par contre les villages tablant sur des ressources naturelles ou une industrie unique subissent les avatars des cycles économiques.

La dépression qui suivit la Crise de 1929 devait atteindre son creux vers 1933. Les vellétés de relance de 1935 puis de 1938, suivies de l'économie de guerre (1939 à 1945), réaffirmèrent finalement la croissance économique de l'Ontario. Mais à ce moment-là, la «frontière» était essentiellement fermée, même dans le nord. De nouvelles bâtisses surgissaient dans un décor déjà passablement chargé, lorsqu'elles ne s'inscrivaient pas dans le cadre

d'un redéploiement complet. Après les années difficiles de l'après-guerre, les cycles se perpétuèrent : baisse au début des années 1950, hausse dans les années 60 et 70, baisse lors de la crise de l'énergie du début des années 1980, et reprise par la suite. Chacune des phases de prospérité devait s'accompagner d'un boom de la construction, et l'on peut maintenant distinguer des caractéristiques propres à chacune de ces périodes.

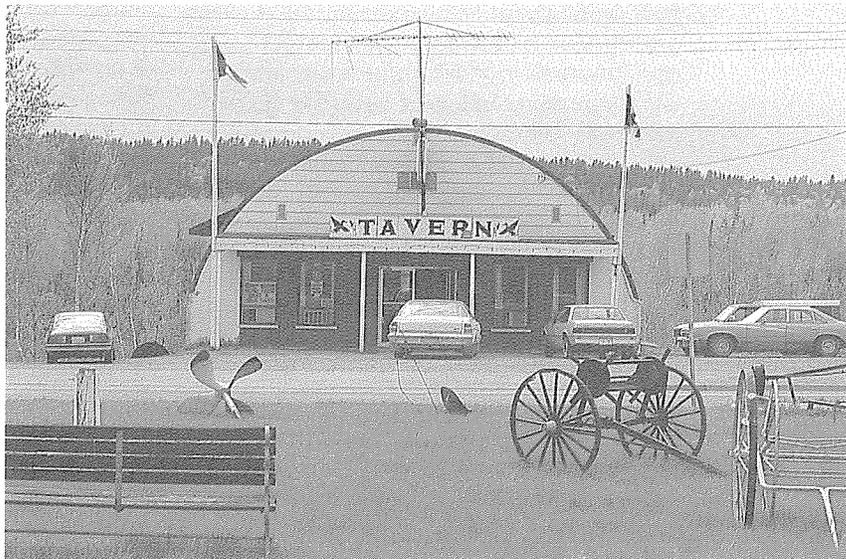
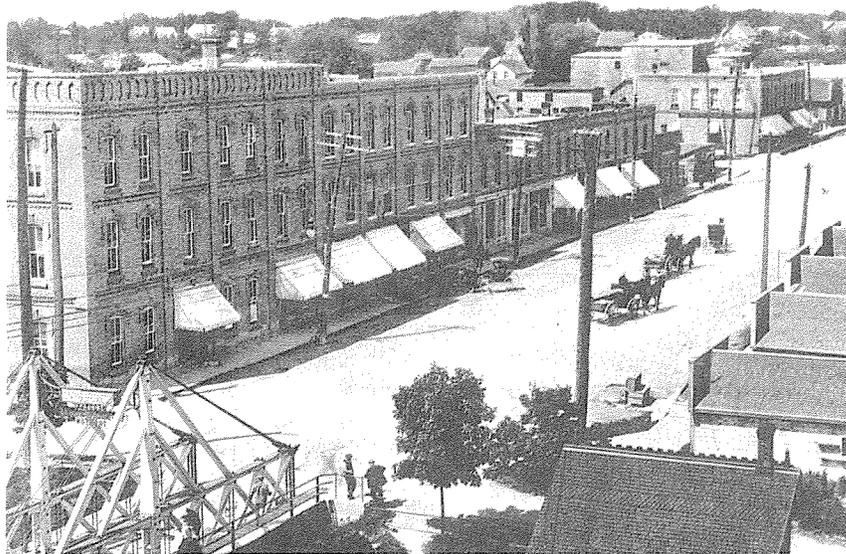
Le caractère contemporain de beaucoup d'agglomérations ontariennes peut être lié directement à l'une ou à l'autre de ces phases de croissance : les années 1820, 1850, la fin des années 1880, les années 1900 et 1910, la fin des années 1920. Ce qui fait que les constructions appartenant à des périodes instables, qui sont relativement rares, ont probablement plus de valeur ; cependant le caractère spécifique d'un quartier ou d'une agglomération tient grandement aux réalisations des périodes prospères.

Le bâti et la conjoncture

Les cycles économiques et les forces socioculturelles en découlant ne peuvent suffire à expliquer les variations locales. Présence ou absence de la voie ferrée, apparition d'un certain livre de modèles de maisons dans la localité, première visite d'une famille de notables locaux dans une grande ville, commercialisation de briques aux coloris particuliers, faillite d'une succursale bancaire, arrivée d'un pasteur particulièrement charismatique, autant de pièces maîtresses dans l'échiquier chronologique.

L'optimisation des moyens de transport devait jouer un rôle primordial, de façon directe et indirecte. Grâce au chemin de fer, on pouvait importer des matières et un outillage nouveaux, une population même. Ainsi les nouvelles façons de travailler le bois, par exemple, permirent de distinguer des bâtiments construits avant et après l'avènement de la voie ferrée, donc de dater les structures et monuments, dont l'influence sur le milieu pouvait désormais être pleinement mesurée. Lorsqu'une localité était desservie par la voie ferrée cinq ans plus tôt qu'une autre, les différences de construction s'avéraient remarquables. Le caractère spécifique de nombreuses localités s'explique par l'avènement de la voie ferrée à une époque particulière, tandis que le maintien de ce caractère dans d'autres localités est directement imputable à l'inertie qui suivit l'abandon du chemin de fer.

Nulle part mieux que sur la rue principale peut-on constater l'influence des cycles de construction. En effet, peu d'artères commerçantes se caractérisent par une architecture uniforme car la plupart ont été construites au fil des ans. Le paysage ontarien est ponctué de bâtiments appartenant à différentes époques, de lots vacants qui marquent le caractère et le rythme des localités, dont ils reflètent l'évolution historique.



Par la suite, l'arrivée de l'automobile et donc des routes asphaltées devait révolutionner des régions entières, avec un effet direct sur la conception des bâtiments réalisés de façon à mieux attirer l'attention du conducteur ou des passagers. Bien des immeubles des années 20, dans la construction desquels ces changements avaient été incorporés, sont toujours debout à côté d'autres constructions de la même époque qui avaient été réalisées dans l'esprit des années 1890 ou même 1860.

Le rôle des Administrations, de l'échelon local à l'échelon fédéral, variait également selon la localité et l'époque. Les chantiers publics prenaient la relève lorsque des difficultés économiques venaient ralentir la construction privée : ainsi, de nombreux palais de justice virent le jour durant les périodes de récession du XIX^e siècle, la province faisant également construire une multitude de ponts et autoroutes durant la crise de 1929. Des entités socioculturelles vinrent également à la rescousse, certaines églises étant construites avant même que la communauté ne voit le jour, d'autres

n'étant édifiées qu'une fois la population locale bien établie. Quoi qu'il en soit, peu d'églises furent construites durant le boom économique.

On retrouve, parmi les effets à long terme de ces cycles, les mouvements de population. Vu l'importance des écarts économiques, les régions en déclin étaient désertées au profit des zones plus prospères. Il est intéressant de noter que des régions depuis longtemps oubliées par le progrès, connaissaient une grande stabilité. De génération en génération, les habitants des petits villages entretiennent un rapport intime avec le bâtiment, la terre, assurant l'entretien et la protection de leur patrimoine ; cependant, la dégradation des lieux a parfois résulté d'un manque de ressources matérielles. Dans les secteurs à forte densité d'habitation, notamment les zones de détente périurbaine, le facteur de mobilité démographique est assez élevé. Dans ces endroits, la conservation du bâtiment traditionnel se fonde sur une recherche d'identité, une quête du caractère perdu qui permettra à un bâtiment de se distinguer dans la grisaille qui occulte les traces du passé.



Quand on sait voir, on retrouve l'esprit d'un siècle et la physionomie d'un roi jusque dans un marteau de porte.

Victor Hugo, Notre-Dame de Paris, Livre III, chapitre II.

Il y a de plus en plus de textes sur les types de bâtiments et d'environnements qu'on retrouve en Ontario. On notera l'existence de plusieurs ouvrages de Macrae et Adamson, des études régionales nouvelles qui portent sur l'architecture et le paysage selon la typologie, ainsi que des recherches publiées par les agences de préservation du patrimoine, fédérales et provinciales, dont certaines sont plutôt difficiles à trouver mais qui valent certainement la peine d'être cherchées. Signalons également l'excellente collection d'études historiques menées par Blake sur les habitations et les moulins des régions rurales du sud de l'Ontario, parues dans les rapports des services officiels au cours des années 50, regroupées sous BLAK69. Enfin, on trouvera dans FRAM84a le condensé de la typologie dont s'inspire la présente section.

Pour les généralités, voir BLAK69, CHAP66, CONZ90, GREE74, HUMP80 et RICHsd ; pour les voies navigables, LEGG76 ; pour les ponts routiers, CUMI84 ; pour les terres vierges, HILT86 ainsi que les premiers rapports des services de conservation du patrimoine ; pour les fermes, ARTH72 ; pour les moulins, PRIA76 ; pour les habitations MACR63 et REMP80 ; pour les lieux du culte, MACR75 et REMP80 ; pour les palais de justice et les hôtels de ville, CART83b, DECA87 et MACR83 ; pour les parcs et jardins, VONB84 ; pour les travaux publics, BALL88a ; pour les commerces, HOLD85, LONG87 et PRIA78.

La grande diversité du bâtiment

Le patrimoine architectural ne se limite pas aux grands édifices publics et aux hôtels des riches. D'ailleurs ces grandes structures se remarquent beaucoup moins dans les agglomérations d'aujourd'hui, en plein essor. Les vestiges beaucoup plus modestes, du site industriel à la Rue principale en passant par les fermes, revêtent de plus en plus d'intérêt, puisqu'il s'agit d'éléments clés dans les projets actuels et à venir. Même le lieu ou le bâtiment le plus humble peut continuer à servir, ou être recyclé pour une exploitation différente.

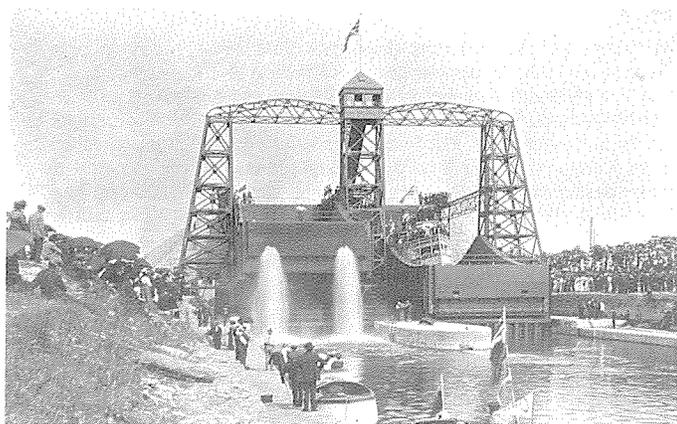
Néanmoins, il est difficile de dire si une centrale électrique a plus de poids historique qu'un théâtre ou qu'une rangée de maisons de travailleurs. Chaque lieu doit être évalué à sa juste valeur, compte tenu des problèmes et du potentiel qui lui sont propres. Comme à travers l'histoire chacune des facettes de l'activité humaine a contribué à créer le cachet de la ville ou de la campagne, il est normal que les différents types de bâtiments ou de paysages qu'on y associe méritent notre attention.

La classification du domaine bâti revêt une multitude de formes ; la méthode que nous préconisons est donc loin d'être la seule possible. Chaque type de construction possède ses caractéristiques propres, ce qui n'évite pas les chevauchements. Chaque quartier, chaque ville possède sa propre combinatoire d'éléments standards, qui peuvent très bien exister de façon autonome dans d'autres lieux. Même les maisons construites selon des livres de modèles particulièrement répandus à une époque donnée diffèrent puisque le contexte temporel, géographique et humain change. De même, l'intérêt de terres vierges ne présentant pas de différences notables variera en fonction de l'exploitation du bois qui y aura été pratiqué, et des vestiges laissés sur place.

L'épineuse question des styles et de l'importance relative doit tenir compte du type de bâtiment ou de quartier. La version commerciale d'un style peut différer de la version résidentielle, d'où la nécessité de comparer les deux point par point (voir ÉLÉMENTS ET STYLES).

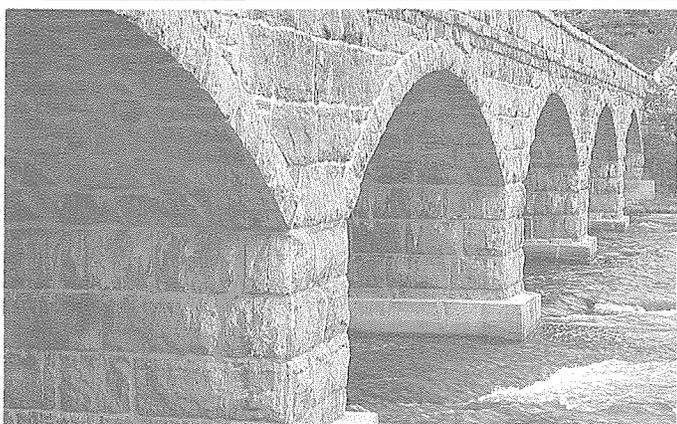
Un catalogue typologique

Voies navigables
 Ponts et chaussées
 Voies et stations de chemin de fer
 Énergie et communications
 Terres en friche
 Zones boisées
 Mines
 Moulins
 Champs
 Fermes
 Habitations
 Églises et cimetières
 Écoles
 Initiatives communautaires
 Parcs et jardins
 Services publics
 Institutions
 Industries
 Commerces et rues principales
 Hôtels et loisirs



Voies navigables

Les axes de colonisation ont souvent emprunté les voies navigables, dont bon nombre dans le sud ont été aménagées : canaux, écluses et ports destinés à faciliter la navigation. Au départ, ces changements avaient une vocation en même temps civile et militaire. La voie de la rivière Rideau est la plus ancienne de son genre encore en usage. Il subsiste des traces (vestiges ou éléments opérationnels) de nombreuses autres structures destinées à simplifier la navigation, réalisées dans le bois, la pierre, et plus tard le béton. Ces mêmes écluses, docks, quais, hangars, phares, monte-charge et chantiers de construction navale qui faisaient jadis partie du décor deviennent, lorsqu'ils ont survécu, une véritable attraction pour les touristes et les riverains. Il s'agit dans la plupart des cas de réalisations très bien étudiées, modestes mais parfaitement adéquates ; certaines s'ornent de nombreux détails architecturaux d'un grand charme. Malheureusement, il y des quais qui, ayant eu la faveur du public, sont en train de perdre tout caractère à cause de nouvelles constructions qui jurent dans le décor.



Ponts et chaussées

Ce n'est qu'au XX^e siècle que l'asphaltage des voies de circulation s'est fait de façon systématique ; en effet, jusqu'à l'avènement de la bicyclette et de l'automobile, les chemins de campagne et les routes des villes étaient très peu fiables. Pourtant, même les voies les plus primitives jouaient un rôle vital permettant les déplacements et tissant en quelque sorte l'actuelle toile des propriétés terriennes. D'ailleurs, la plupart des autoroutes modernes adoptent les sentiers tracés par les premiers Européens, voire par les indigènes qui les avaient précédés. Les arbres en bordure des routes ont été plantés au cours du siècle dernier, pour la protection des champs et par souci esthétique. Le relief doux mais vallonné de la province a vite nécessité la construction de toutes sortes de ponts depuis l'arrivée des premiers colons, qu'il s'agisse des petites structures de bois, de métal et de béton, ou des grands ponts en arc et ponts suspendus situés aux frontières de la province. Un pont est une marque visuelle et historique importante, symbole bien souvent d'une technologie novatrice pour l'époque.



Voies et stations de chemin de fer

Si la colonisation s'est faite par les voies navigables et les sentiers boueux, c'est indéniablement le chemin de fer qui aura permis l'enrichissement et l'industrialisation de la province. Le train a métamorphosé les exploitations agricoles, forestières et minières. Il est arrivé que les sociétés de chemin de fer établissent de véritables colonies. Avec leur cortège de remblais, chevalets et ponts, les voies ont transformé le paysage, y laissant une marque indélébile même une fois abandonnées. Les stations étaient et demeurent dans certains cas très belles, des structures de grande classe n'ayant rien à envier aux beaux édifices publics. Même si le trafic passager n'est plus ce qu'il a été, de nombreuses stations ont survécu, converties parfois en installations commerciales ou publiques. Pour certaines communautés du nord, le train constitue toujours le seul accès par voie de terre, condition essentielle à la survie économique. Au sud, on peut dire que le caractère de chaque agglomération et la nature des matériaux de construction qui y sont utilisés tiennent au passage ou à l'absence de la voie ferrée, donc à une décision administrative remontant au siècle dernier.



Énergie et communications

Bien souvent, ce ne sont que des pylônes, des câbles, de simples poteaux à perte de vue ; mais il faut reconnaître que les installations et lignes de communication et de courant font partie intégrante du paysage contemporain. Elles remontent aux premières réalisations hydroélectriques de la fin du XIX^e siècle. Certaines sont de véritables monuments d'architecture, un écrien l'honneur de la nouvelle ère industrielle, qui produisent toujours du courant. Les pylônes et leurs structures en dentelle ne plaisent pas à tous, quoique les lignes et stations les plus anciennes soient certainement intéressantes du point de vue technique. Rares sont les moyens de communication ayant survécu aux poussées technologiques, même si l'on retrouve des hangars d'avions et des tours de communication à la conception inusitée ou novatrice. Dans de tels cas, on tiendra compte du poids historique intrinsèque, puisque l'effet esthétique est loin de faire l'unanimité.



Terres en friche

En Ontario, très peu d'endroits «sauvages» n'ont jamais reçu l'empreinte de l'homme. En effet, il s'agit souvent de forêts de la deuxième ou de la troisième génération, qui renferment des traces de peuplements préhistoriques ou d'exploitations ultérieures (commerce des fourrures, du bois, des ressources minières). Fait à noter, ces terres ont déjà eu une vocation de loisirs, à preuve les vestiges qui y ont été laissés, remontant aux parties de chasse des premiers officiers retraités dans les années 1820. Dans le nord, c'est essentiellement la voie ferrée qui aura suscité puis permis l'afflux des touristes. Les quelques rares terres «vierges» et incultes nous permettent de voir ce qu'était l'Ontario avant l'arrivée des colons. D'autres lieux aux apparences sauvages indiquent l'échec d'une colonisation, ou encore l'épuisement des ressources du sol. Les vestiges y sont parfaitement conservés, bien que vulnérables si l'accès n'est pas contrôlé.



Zones boisées

À un moment ou un autre, la quasi-totalité de la forêt ontarienne était en exploitation, avec tout ce que cela comporte de cabanes, d'abris en rondins, de scieries et de campements itinérants. L'exploitation forestière aura été source de dynamisme, de conquête des terres, donc de colonisation et d'agriculture. Mais elle a aussi eu une influence dévastatrice. Avec le climat local, la régénération des forêts est très lente, et la plupart des zones boisées productives se trouvent dans le nord. Dans la zone méridionale, on a pu retrouver un certain nombre de petites scieries, dont certaines fonctionnent toujours, rappel de l'exploitation massive par les colons et bûcherons des forêts de feuillus et de conifères.



Mines

Il existe à travers la province un certain nombre de sites isolés, qu'on associe aux premiers champs pétrolifères du sud et aux mines d'or du nord. La plupart des mines ont été abandonnées, laissant derrière elles la preuve des aléas du métier : tours d'exploitation, chevalements, ateliers, fabriques souterraines, exploitations à ciel ouvert. Si les mines de métal de Sudbury sont d'envergure internationale, les installations les plus évidentes n'ont rien à voir avec le minerai précieux, mais plutôt avec les matériaux de construction : schistes, argile, sable, gravier. Les immenses carrières, véritables balafres, constituent un monument à la croissance industrielle. Bien souvent, les mineurs faisaient preuve d'originalité et d'innovation technologique ; les nombreuses structures qui leur survivent tombent en décrépitude dans les régions reculées.



Moulins

Il s'agit de petits établissements hydrauliques qu'on trouve un peu partout, précurseurs des industries modernes de l'Ontario. Les Britanniques ont été parmi les premiers à établir des installations permanentes (moulins à blé, ou meuneries) destinées à des fins civiles, qui permettaient aux colons une certaine autonomie. D'ailleurs, la plupart des anciennes colonies gravitaient autour d'un moulin : pour moudre la farine (minoterie), scier le bois (scierie), transformer la laine en tissu, distiller l'alcool, tanner les cuirs ou forger le métal. Ces structures, taillées dans du bois massif avec parfois un revêtement de pierre, ont dans bien des cas survécu à des colonies disparues depuis. D'ailleurs, certaines fonctionnent toujours. Ce qui les caractérise, c'est leurs dimensions, la simplicité et le raffinement de leur architecture, leurs proportions bien pensées. Souvent, forme de publicité, une scierie était construite dans les matériaux mêmes qu'elle produisait. Toutefois, le feu et la décomposition en ont effacé un grand nombre. Dans beaucoup de petites localités, il subsiste des moulins à blé ou à foulon, bâtiments de pierre servant à des fins nouvelles mais toujours vulnérables faute d'entretien.



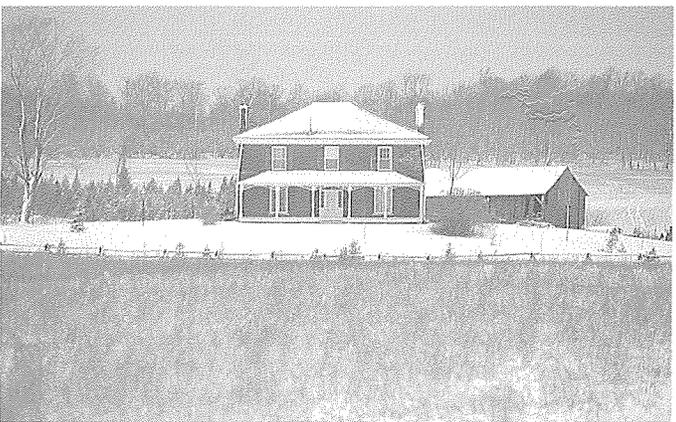
Champs

Les paysages du sud de l'Ontario, plats ou vallonnés, sont merveilleusement encadrés et caractérisés par les rangées de clôtures, d'arbres et de haies. Les champs évoquent aussi bien les premiers colons que les progrès de l'agriculture du XIX^e siècle. Par endroits, dans les zones reculées ou difficiles d'exploitation, on retrouve un sol pierreux parsemé de souches comme à l'époque des pionniers. Les exploitations plus productives dans la partie méridionale évoquent encore aujourd'hui les ondulations des terres de blés typiques des premiers jours du rail, ainsi que les petits champs bigarrés qui suivirent. Aujourd'hui, avec des parcelles de culture beaucoup plus vastes et la suppression ou le manque d'entretien des allées bordées d'arbres et des parcelles traditionnelles, on a exposé les terres à l'érosion et banalisé le paysage. Les vergers du Niagara et les jardins maraîchers près des villes du sud sont écrasés par la construction urbaine. Seul le réseau routier semble avoir survécu à l'urbanisation.



Fermes

Le cœur de la vie agricole et des forces sociales qu'elle sous-tend, réside dans les fermes, composées de groupes compacts d'habitations, de granges, d'étables, d'auges, et de brise-vent. On peut dans bien des cas mesurer la prospérité d'une ferme aux habitations construites sur la même propriété par les générations successives. Même la cabine la plus modeste survit parfois, transformée en étable. La maison s'agrandit, devient plus élégante, plus confortable. La grange, plus vaste aujourd'hui, accueille davantage d'équipement, de bétail, de grain. Les fermes les plus prospères se dotent de conserveries ou de tanneries. Par contre, il y a de ces établissements qui ne progressent jamais au-delà de la première ou de la deuxième maison, à cause de la pauvreté du sol ou d'une mauvaise administration ; elles côtoient alors les grandes fermes, ce qui présente un merveilleux microcosme historique. Au cœur de ce puzzle, la grande grange, qu'on ne construit plus avec les méthodes et matériaux traditionnels. Celle-ci est particulièrement vulnérable face aux éléments et aux voleurs de planches.



Habitations

De la maison de campagne aux demeures urbaines, l'habitation reflète les intérêts stylistiques et le rang social de son propriétaire, avec plus ou moins de subtilité. C'est aussi là que les écarts de caractère sont le plus marqués. Sous un revêtement des plus hétéroclites, à peu près tout matériel durable peut convenir, et avec une très grande diversité de styles, la plupart des maisons ontariennes possèdent une charpente de bois, avec des fenêtres et des décorations de bois également. Lorsque la forme et les détails d'origine subsistent, le style extérieur et l'arrangement intérieur nous donnent l'âge de l'habitation, comme s'il s'était agi d'une pierre commémorative. Les maisons peuvent également avoir subi de très nombreuses modifications, ce qui fait que la conservation devient un subtil équilibre entre la préservation et l'utilisation. En ce sens, un modeste logis peut revêtir la même importance et la même valeur documentaire qu'une somptueuse résidence. Le logement multifamilial, surtout les immeubles d'habitation urbains, ne fait pas tellement partie des mœurs ontariennes. La rareté de vieilles structures du genre leur confère donc un intérêt certain.



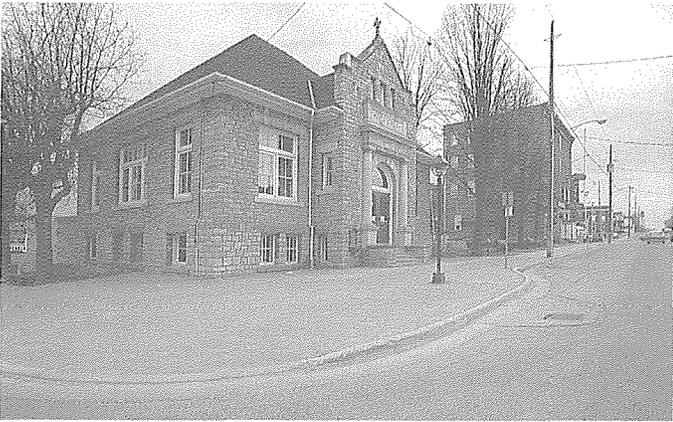
Églises et cimetières

Rien de plus caractéristique que la ligne d'horizon dans les localités ontariennes, ponctuée des clochers d'églises. À l'instar des habitations de ferme, la construction d'églises prend de l'ampleur au fur et à mesure que s'enrichissent les paroisses. Parce que l'Ontario a traditionnellement reçu de multiples courants chrétiens, on retrouve plusieurs églises jusque dans les petits villages du XIX^e siècle, constructions qui ont été généralement bien entretenues. Elles expriment l'attachement à la foi du Vieux Continent, ainsi que le dynamisme et l'ambition du nouveau. Les différents clergés ont fait construire des édifices culturels semblables à ceux des Protestants, mais qui s'en distinguent de par le plan et le détail. La végétation si caractéristique des agglomérations ontariennes s'enrichit des cimetières attenants à l'église, où abondent les sculptures et les pierres ciselées, véritables mines artistiques et documentaires. Pour les églises et cimetières, la course contre le temps n'est pas gagnée, car les ressources matérielles se font rares.



Écoles

Depuis les premières leçons à domicile, la construction des écoles a relevé des secteurs tant public que privé. D'où la dualité aspect local/aspect public. Les réformes du XIX^e siècle en matière d'enseignement, (programme et construction) ont produit beaucoup de belles structures et même des conceptions novatrices. Dans beaucoup de communautés, l'école consiste toujours en une grande salle, qui, toutefois ne sert plus souvent à l'enseignement. Les grands établissements jouent un rôle central dans la vie de la communauté, modeste miroir des grands bâtiments de l'époque. Dans certains cas, la disposition des pièces reste presque la même. En Ontario, les études universitaires virent le jour assez tôt : le University College de Toronto est considéré comme un des plus beaux exemples du Renouveau gothique (Gothic Revival). D'ailleurs, un certain nombre d'établissements modernes ne sont pas dépourvus de caractère architectural, marque d'une quête de l'excellence. Les établissements plus vieux semblent voués à un avenir incertain, vu leur âge, les besoins nouveaux et les restrictions budgétaires.



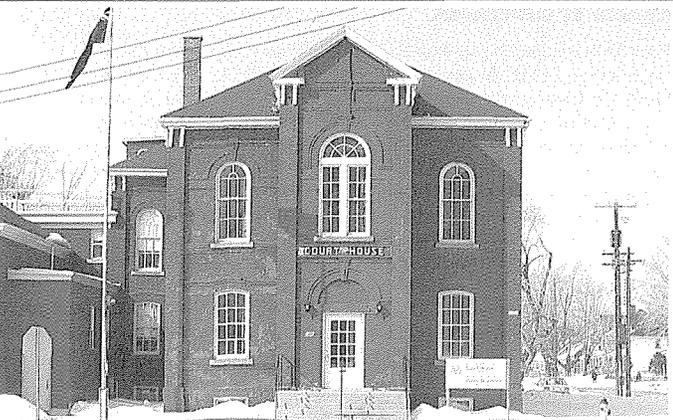
Initiatives communautaires

Traditionnellement, la vie sociale ontarienne gravitait autour du foyer, de l'église et de l'école ; cependant, la prospérité entraîna une ouverture de la société, une laïcisation. Toutes les localités sont dotées de parcs, salles communautaires, confréries, bibliothèques municipales, et autres structures à caractère philanthropique, dont la représentation varie toujours d'un endroit à l'autre. La palette stylistique va de l'humble à l'ornementé, selon la situation de la communauté au moment de la construction. Certains bâtiments s'adaptèrent au cadre des rues commerçantes (ainsi, les clubs de confrérie mettaient souvent en location leur rez-de-chaussée) ; d'autres adoptèrent le style de construction des édifices publics (les bibliothèques de la Fondation Carnegie étaient parfois plus imposantes que l'hôtel de ville). De nos jours, c'est la patinoire intérieure qui semble être l'initiative la plus spectaculaire, quoique le centenaire de la Confédération et le bicentenaire de la province aient contribué à la réhabilitation et au renouvellement de bien des installations antérieures.



Parcs et jardins

Les premiers signes d'aménagement paysager remontent à l'époque où les fermiers entreprirent de replanter les rangées d'arbres en guise de brise-vent, époque où l'horticulture devint un véritable phénomène social, du petit jardin de la station de chemin de fer au collège spécialisé en agriculture. À la fin de l'ère victorienne, les grands jardins des propriétés privées devinrent symbole de prospérité. Il faut d'ailleurs signaler que les premiers colons avaient toujours eu un faible pour les jardins à la française, même si le climat ne s'y prêtait pas. Les jardins publics, serres, kiosques à musique, et aménagements des rues devinrent populaires au tournant du siècle, ce qui fait que les villes les plus « réformistes » héritèrent de splendides parcs et avenues. Au milieu du XX^e siècle, les loisirs devinrent la grande mode, dans les villes comme dans les zones reculées où les services publics créèrent de nombreuses réserves naturelles. Les aménagements varient entre le style régulier et le jardin de forme libre, non moins planifié.



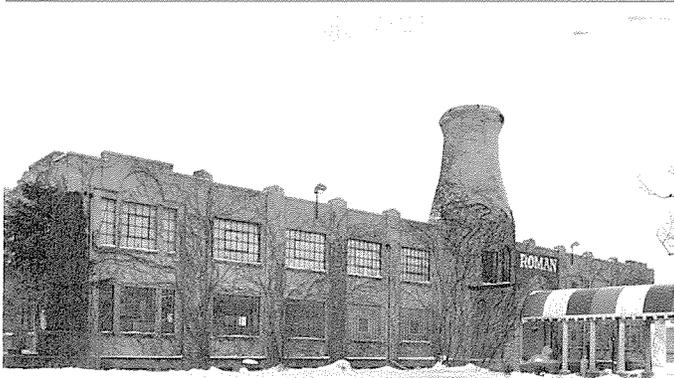
Services publics

Si le caractère spontané des initiatives publiques était lié à la fierté et à la prospérité de l'endroit, il n'en est pas de même pour les travaux publics. Ceux-ci découlaient en effet de considérations plus pragmatiques, programmes provinciaux et nationaux. Les premiers travaux furent de nature militaire, forts et fortifications le long de la frontière américaine. Ce n'est que bien plus tard que les militaires entreprirent des constructions permettant de repousser un adversaire plus éloigné. La deuxième phase pour l'État consistait à bâtir les immeubles de l'Administration et de la Justice, ceux de la législature, des palais de justice, des prisons et des bureaux de poste. Avec l'essor démographique et urbain, il fallut se doter de réseaux d'eau potable, de dispositifs d'évacuation des déchets, de forces publiques (pompiers, policiers), contexte propice à un déploiement architectural de qualité. Les édifices abritant les services provinciaux et fédéraux découlaient souvent d'un modèle standard, à quelques modifications près pour tenir compte des conditions locales. Ils étaient donc faciles à repérer, quel que soit l'endroit. Aujourd'hui, il subsiste de nombreuses variantes locales.



Institutions

Au milieu du siècle dernier, les constructeurs d'hôpitaux, d'asiles et d'autres services sociaux tentaient de satisfaire aussi bien aux exigences politiques des localités qu'aux impératifs moraux des spécialistes, et de leurs clients ou patients. L'Administration provinciale allait vite reconnaître la nécessité de construire des installations pour les grands malades, qu'il s'agisse de sanatoriums ou d'asiles d'aliénés, des établissements qui pour la plupart sont encore en exploitation mais avec des fonctions et un traitement différent. Les premiers asiles ouvrirent la voie à des maisons de convalescence plus humaines destinées aux blessés de guerre. Quant aux anciennes prisons, elles préfiguraient les grands complexes carcéraux dont l'élégance architecturale ne reflète pas toujours le caractère réel. La fierté initiale de l'État ou de la collectivité a fait place à un certain malaise ; ce qui signifie que les nouveaux établissements revêtent des formes plus anonymes, ressemblant peut-être à des écoles de banlieue.



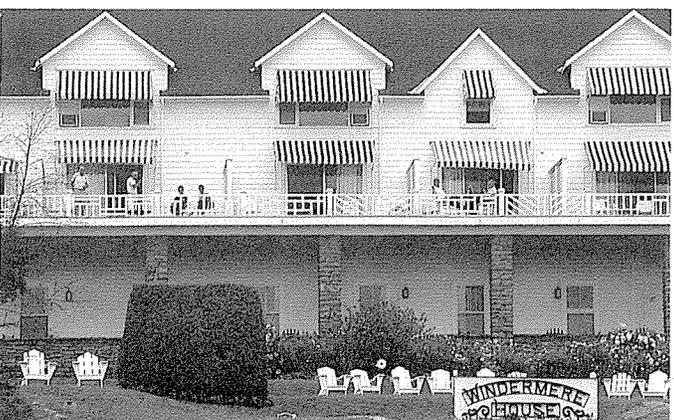
Industries

Si les tout premiers moulins ruraux tournaient à l'énergie hydraulique, on peut dire que c'est le capital et la main-d'œuvre qui furent le moteur de l'expansion industrielle dans les communautés ontariennes jusqu'au XX^e siècle, avec une multitude de structures allant de l'atelier de fond de ruelle aux grandes fabriques. Les entreprises prospères qui voyaient grand se dotèrent de bâtiments d'envergure, aux formes ultra-modernes correspondant au goût des banquiers et des actionnaires. Même les entrepôts urbains prenaient des airs de grand magasin. Les installations dépendantes de ressources naturelles ou hydrauliques, les distilleries notamment, pouvaient amorcer la construction de vraies petites villes. Même les usines modestes nécessitaient des bâtiments robustes pouvant résister aux sollicitations des grandes machines. De nombreux bâtiments de ce genre furent reconvertis à des fins non industrielles lorsque la technologie dicta le recours aux tentaculaires immeubles monoétage si caractéristiques des grandes industries d'aujourd'hui.



Commerces et rues principales

La prospérité locale se mesure à l'activité et aux bâtiments dans les marchés, les magasins, les banques ; elle se manifeste également dans l'agglutination de ces établissements sur la rue principale. Certains marchés publics qui étaient, à l'origine, des surfaces à ciel ouvert au pied de l'hôtel de ville se sont transformés en de grands bâtiments couverts. Les magasins qui n'étaient rien d'autre qu'une arrière-salle dans la maison du marchand sont aujourd'hui de beaux immeubles à plusieurs étages, hautement polyvalents. Si boutiques et devantures se métamorphosent, il n'en va pas de même de la façade d'origine, qui reste inchangée dans les étages supérieurs, plus pour des raisons de coûts que par souci de conservation. L'avènement du « shopping mall » de banlieue risque de provoquer le délabrement des rues principales, même si paradoxalement celles-ci ne seront plus forcées d'y perdre leur caractère. L'État a grandement participé à la réhabilitation des rues principales, de façon à préserver le tissu social. Par moments, le traitement des rues s'est traduit par l'ajout d'un mobilier urbain standardisé, donnant aux localités un caractère importé.



Hôtels et loisirs

Vu la lenteur des transports de l'époque, les auberges et les tavernes surgissaient un peu partout. Bien souvent, il ne s'agissait que d'un réaménagement des locaux d'habitation (élargissement du porche, construction d'étables en périphérie). Même si la réglementation des boissons alcoolisées devait en modifier l'esprit, les hôtels dignes de ce nom devinrent partie intégrante de la rue principale. Grâce au chemin de fer et plus tard à l'auto, l'Ontario a pu voir apparaître chalets et endroits de villégiature, près des lacs ou en pleine nature ; le motel n'en est que la représentation moderne. Dans les villes, les loisirs s'organisaient ; les opéras, théâtres et salles de cinéma avaient des allures tantôt modestes tantôt grandioses. Dans plusieurs localités, les salles de spectacles résonnent encore de concerts bien supérieurs à tout ce que nous connaissons aujourd'hui. Et même les « drive-in » (cinéparcs), qui ne firent jamais l'unanimité, sont de nos jours le vestige d'une époque prévidéo.

Les époques historiques ne meurent pas, elles ne sont que réinterprétées.

Charles Gwathmey

Il existe sur le marché de nombreuses nomenclatures de styles : listes chronologiques et descriptions des éléments qu'on considère ordinairement apparentés à un style. Dans certains cas, il s'agit de simples glossaires visuels, dans d'autres, d'études plus analytiques. La plupart cependant s'attardent aux styles d'habitations, la source LONG87 étant une exception intéressante, puisqu'elle traite des formes commerciales. Il existe, au moment d'écrire ces lignes, un guide qui soit propre à l'Ontario, BLUM90. Pour ce qui est des guides généraux portant sur la réalité canadienne et nord-américaine, se reporter à BLUM77, BLUM90, GEBH77, GOWA92, HUMP80a, MAIT92, MCAL84, POPP83, WALK81, ou WHIF69. On trouvera à la fin de CRUI84 une excellente référence visuelle sur les détails architecturaux région par région. Autre rare exemple qui ne se limite pas aux infrastructures de type domiciliaire, MCHU85, ayant pour objet d'étude le centre de Toronto (voir aussi REMI90 pour Montréal). Les typologies de bâtiments établies par Macrae et Adamson (MACR63, MACR75 et MACR83) touchent également aux styles, chacune de façon particulière ; la différence dans la démarche reflète non seulement des écarts de typologie mais aussi une remise en question, échelonnée sur deux décennies, de la valeur réelle des étiquettes.

Par ailleurs, il existe plusieurs nomenclatures de termes du bâtiment et de l'architecture : pour tout ce qui a trait au vieux bâtiment, les sources les plus intéressantes sont FLEM91 et HARR75 ; voir aussi ELLI92 et FORD90 au sujet des détails en contexte.

Styles et étiquettes

En Ontario, l'essentiel du milieu bâti peut être catalogué non seulement par type et par fonction, mais aussi d'après les apparences. Si chaque bâtiment constitue une réponse précise aux besoins du constructeur et de l'habitant, les traits qui ressortent d'un bâtiment à l'autre, d'un endroit à l'autre, s'additionnent pour créer l'image d'une époque. Ce sont ces caractéristiques qu'on qualifie souvent de «style». Littéralement, un style est une manière d'être, ce qui voudrait dire que ce terme se prêterait à une classification très rigoureuse. Cependant, la notion s'est colorée de nombreuses connotations. On dit qu'un objet a du style, qu'un autre n'en a pas. Lorsqu'on parle du milieu bâti, cette distinction n'existe pas. En effet, le style est omniprésent. Il est la manifestation d'un caractère local, l'envers de la fonction, dont il est l'égal en valeur.

On ne saurait prendre le style à la légère. Néanmoins, si la notion traditionnelle de «style» permet l'établissement d'une nomenclature pour comparer et distinguer les bâtiments d'une époque ou d'un lieu donné, l'étiquette elle-même ne nous amène pas réellement à saisir l'importance de ce phénomène. Un style digne de ce nom résulte de nombreuses décisions sur la conception, les fonctions, et enfin l'image que le constructeur ou l'habitant veut projeter. Vu leur importance, ces facteurs se prêtent mal aux généralisations et aux appellations péremptoires. L'étiquette n'est donc que le maigre reflet d'une réalité visuelle bien plus riche.

Les dimensions du style

Le caractère architectural d'un bâtiment tient aux éléments qui contribuent à l'impression générale, ou ajoutent de la diversité et de la théâtralité à l'ensemble. Cela signifie le profil du bâtiment, sa masse, l'équilibre, les dimensions, le respect des proportions des sous-ensembles ; l'emploi systématique ou privilégié de certains matériaux recherchés pour leurs qualités physiques et visuelles ; la couleur, le soin du détail. C'est pourquoi une appellation sommaire ne rend pas souvent justice à la complexité d'un bâtiment, même si la démarche de la nomenclature permet d'établir *a priori* des comparaisons utiles entre des bâtiments ou des éléments similaires.

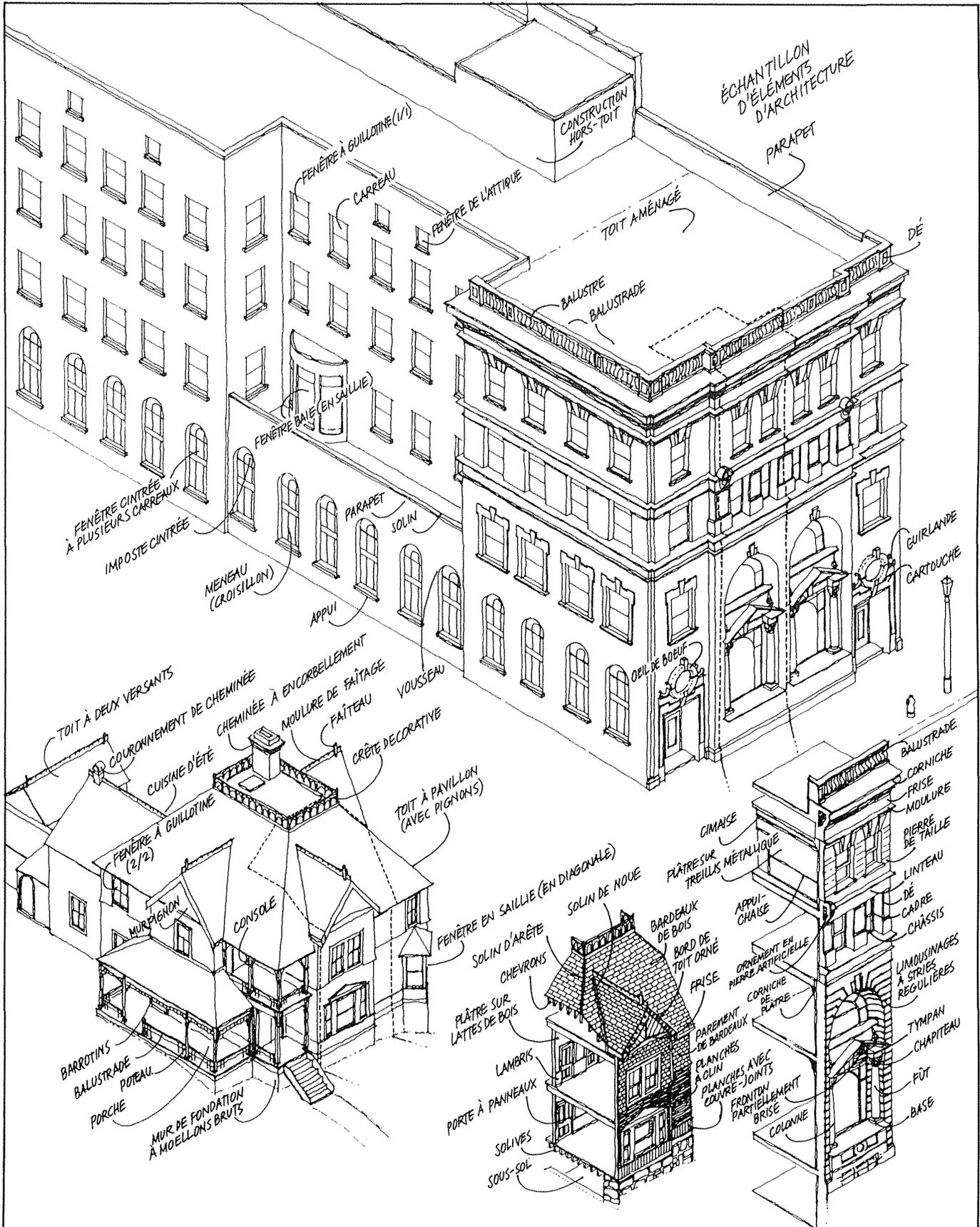
Il existe un certain nombre de démarcations nettes entre les styles ; or le nom qu'on prête aujourd'hui à des styles anciens a souvent été

créé *a posteriori*. À preuve, l'architecture qu'on qualifiait de «moderne» au XIX^e siècle, qui aujourd'hui porte le nom de «victorienne». D'ailleurs, ce besoin de baptiser les styles semble remonter au XIX^e siècle. Dans notre siècle, cette tendance s'est assurément maintenue.

À moins de précisions additionnelles, le mot «victorien» ne signifie pas grand-chose aujourd'hui. Il importe de distinguer entre l'acception technique de ce terme et le sens général qu'on lui prête. Il est tout aussi essentiel de faire la distinction entre les types de construction — les caractéristiques propres à un style sont fonction des entrées, des fenêtres, de la hauteur des plafonds et de la visibilité, éléments fort différents selon qu'il s'agit d'une habitation, d'un commerce ou d'un édifice public. La comparaison est possible entre un pont et un édifice à bureau art déco, dans la mesure où l'on tient compte des fonctions diverses de ces constructions.

Bien des bâtiments s'inscrivent mal dans une nomenclature traditionnelle. Cela s'explique par leur caractère excentrique ou novateur. La structure peut se situer «entre deux styles», dans une zone grise qui, même sous une étiquette particulière, ne représenterait toujours qu'une seule et unique réalisation. Vouloir à tout pris «classer» un bâtiment inusité ne rend justice ni à l'objet ni à sa nomenclature. Chaque style a ses précurseurs, et il reste difficile de décrire adéquatement les renouveaux d'un style particulier, lorsque l'influence de l'original ne se manifeste que dans les décorations.

Ainsi, les habitations de style renouveau Tudor font souvent appel à des éléments partiels de fausse boiserie, sur une structure et un aménagement conventionnels. Si à ce point-ci l'étiquette semble convenir, elle devrait quand même être étoffée de renseignements additionnels pour ne pas obscurcir les différences qui se manifestent dans ce style au fil des ans. Par ailleurs, la dimension et la fonction des pièces et espaces dans un type de bâtiments construits à une époque particulière varient très peu, même lorsque le nom change radicalement ; par contre, ces facteurs évoluent avec le temps. Une maison renouveau Tudor 1910 pourrait à prime abord ressembler à du renouveau Tudor 1940. Cependant, les dimensions des pièces et la hauteur des plafonds dans la version 1910 s'apparenteront davantage à celles des autres styles construits dans les années 1910 qu'à tout ce qui viendra par la suite.



Origines et transformations du style

Les catégories stylistiques découlent presque toujours des constructions réalisées pour les milieux nantis. Rien de surprenant, car ce sont celles qui ont été le plus rapidement et fréquemment décrites. À l'ère des premiers colons, la différence entre l'élite et la plèbe n'était qu'une question de degrés, tous les bâtiments partageant une même philosophie en matière de proportions et d'applications pratiques. Après tout, ces considérations influent très peu sur le prix du bâtiment. Ce qui distinguait le riche du pauvre c'étaient les dimensions et l'échelle des maisons, la complexité des ornements et la finition. En ce sens, l'art «géorgien» ne correspond pas seulement à un style particulier mais aussi à une démarche plus fondamentale, qui allait se modifier radicalement à l'avènement du Haut-Canada.

Au début du XIX^e siècle, les classes aisées des pays anglo-saxons (d'abord la Grande-Bretagne et les États-Unis, puis le Canada et les autres colonies) connurent la vogue du «nouveau», c'est-à-dire l'adoption de styles différents pour se distinguer des imitations de niveau populaire. D'où la célèbre querelle des styles, et l'extraordinaire éclectisme qu'on associe aujourd'hui au XIX^e siècle. Certes, ce phénomène n'est pas unique dans l'histoire de l'architecture où, d'une période à l'autre, le pendule oscille constamment entre le simple et l'orné, réévaluation constante de la densité des espaces et du détail. Par contre, ce qui frappe de l'époque victorienne c'est l'incroyable accélération du processus, reliée à un essor industriel sans précédent et à d'importants mouvements démographiques. Les premiers matériaux et éléments de décoration ont d'abord été vus dans les hôtels particuliers, les cathédrales et les bâtiments commerciaux. Lorsque ce style s'est étendu à des habitations plus modestes, aux églises locales et même aux bâtiments industriels, les propriétaires des classes aisées décidèrent de passer à «du nouveau».

Ces vagues de changement furent particulièrement amplifiées par l'adoption d'antécédents gothiques. Diverses formes d'inspiration gothique permirent une grande variation dans le profil et la masse d'ensemble du bâtiment, à la différence des lignes régulières du début de l'ère classique (la phase géorgienne). L'importance du mouvement fut telle que, à la fin du siècle, même des éléments classiques venaient s'y greffer sous une multitude de

formes éclectiques. On a beaucoup écrit sur les profondes mutations socio-économiques qui coïncidaient avec ces tendances architecturales. Toutefois, il est probable que des considérations tout à fait terre à terre (le besoin de faire mieux que le voisin) aient joué un rôle clé dans la diversification des styles en Ontario, comme ailleurs en Amérique du Nord.

Styles rencontrés en Ontario au cours des décennies 1780 à 1950

La classification employée n'a absolument rien d'universel. Elle comporte des chevauchements flagrants et des lacunes tout aussi évidentes. Pour bien des amoureux de l'architecture, l'étiquetage devient un plaisir en soi et non plus le simple moyen de comparer des bâtiments. Il n'y a aucun consensus sur la démarcation entre les styles, ni même sur les étiquettes elles-mêmes. Une appellation qui vaut en Ontario s'appliquera à des notions tout à fait différentes ailleurs. On notera que cette mise en garde s'applique au catalogue qui suit mais également à toute liste du genre qui, lorsqu'elle est bien pensée, comprendra dès le départ les réserves d'usage.

À quelques années près, l'espace temporel couvert par le catalogue va de l'époque des loyalistes au milieu du XX^e siècle. Ce qui ne signifie nullement que les immeubles les plus récents sont dépourvus de valeur pour le patrimoine ; on peut dire tout simplement que les nouvelles appellations de style sont encore beaucoup trop aléatoires pour figurer ici. On notera par ailleurs que les fourchettes chronologiques sont assez standardisées, et qu'un exemple représentatif d'un style peut très bien avoir été construit après la période indiquée, surtout dans les régions faiblement peuplées du sud et du nord. Un immeuble peut donc constituer un exemple idéal du style sans pour autant être la plus belle réalisation de son époque ou de l'endroit (voir ÉVALUATION ET PRISE DE DÉCISION).

La partie intitulée **Origines** renvoie à des influences et des sources déterminantes pour la genèse d'un style. Parfois, l'origine est géographique, s'inscrivant dans le bagage culturel d'une vague d'immigrants. Elle peut également renvoyer à une ou des publications, en particulier des livres de modèles commerciaux et même des revues à grande diffusion. Dans certains cas enfin, un immeuble ou un architecte précis est à l'origine de nombreuses imitations : Robert Adam et H.H. Richardson notamment.

La rubrique **Composition** renseigne le lecteur sur le caractère, les proportions, la symétrie et le plan du bâtiment pris comme un tout. Comme la composition varie grandement d'un immeuble à l'autre au sein d'un même style, une bonne partie des similarités dégagées pour un style demeurent subjectives, sujettes à interprétation. Néanmoins, ce caractère global peut difficilement se prêter à une modernisation, ce qui justifie en grande partie notre attachement aux vieilles constructions.

Le **Détail**, comme les matériaux, les fenêtres ou la menuiserie, sont par contre beaucoup plus constants d'un bâtiment à l'autre. Comme ils constituent des repères faciles permettant de distinguer et de décrire un style, leur conservation revêt d'ordinaire une importance capitale.

Pour ce qui est des applications pratiques, on propose deux catégories, **Habitations** et **Divers**, étant donné que la plupart des étiquettes proviennent de l'étude des locaux d'habitation, et que les applications commerciales, publiques ou même techniques n'ont vu le jour que plus tard.

Ce petit catalogue ne constitue qu'une piste permettant de distinguer les styles. Pour approfondir la question, on consultera les nombreuses recherches exhaustives, bien que celles-ci limitent leur champ aux bâtiments d'habitation.

La catégorie «Pot-pourri» démontre combien il est malaisé de cataloguer certains bâtiments, non pas qu'il s'agisse forcément de manifestations hybrides, mais plutôt de cas isolés ne ressemblant à aucun autre style connu. Dans certains cas, cette originalité est tout à fait délibérée — notamment les influences orientales — bien souvent, par contre, on a simplement affaire à un goût personnel peu conventionnel, voire naïf.

Lorsqu'on ne parvient pas à trouver une étiquette formelle, une bonne pratique de conservation consiste à commencer par décrire l'endroit de façon complète et précise ; l'appellation suivra bien.

Un catalogue de styles

Maisons de billes équerries et cabanes (années 1780 à nos jours)

Loyaliste/Géorgien (années 1780 à 1860)

Néo-classique/style Adam (années 1810 à 1830)

Régence/Pittoresque (années 1820 à 1840)

Renouveau hellénistique, dit Greek Revival (années 1830 à 1860)

Renouveau gothique, dit Gothic Revival (années 1840 à 1870)

Italianisant/Villa italienne (années 1840 à 1870)

Octogonal (années 1850 à 1870)

Haut gothique victorien, dit High Victorian Gothic (années 1860 à 1890)

Second Empire (années 1860 à 1880)

Gothique type du charpentier, dit Stick Style/ Carpenter Gothic (années 1870 à 1890)

Queen Anne (années 1880 à 1910)

Néo-roman (style Richardson) (années 1880 à 1900)

Château (années 1880 à 1930)

Beaux-Arts/Renouveau classique dit Classical Revival (années 1880 à 1930)

Renouveau colonial/géorgien dit Colonial/ Georgian Revival (années 1890 à 1940)

Renouveau gothique tardif, dit Late Gothic Revival (années 1890 à 1940)

Industriel/Fonctionnel (années 1900 à 1930)

Prairie/Artisan dit Craftsman (années 1900 à 1930)

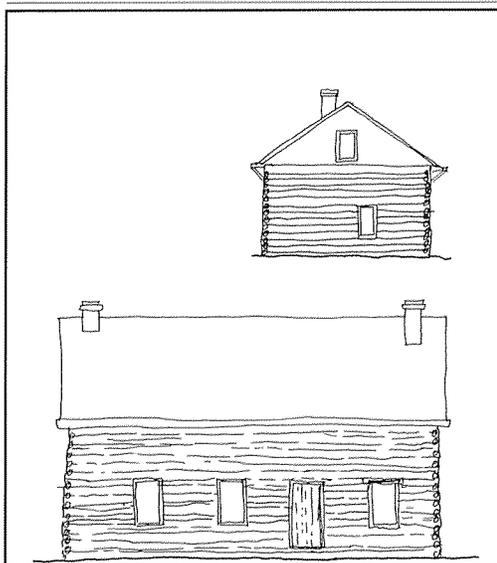
Renouveau Tudor, dit Tudor Revival (années 1900 à 1940)

Mission/Renouveau espagnol dit Spanish Revival (années 1910 à 1930)

Art déco et art moderne (années 1920 à 1950)

International (années 1930 à 1960)

Pot-pourri



Maisons de billes équarries et cabanes (années 1780 à nos jours)

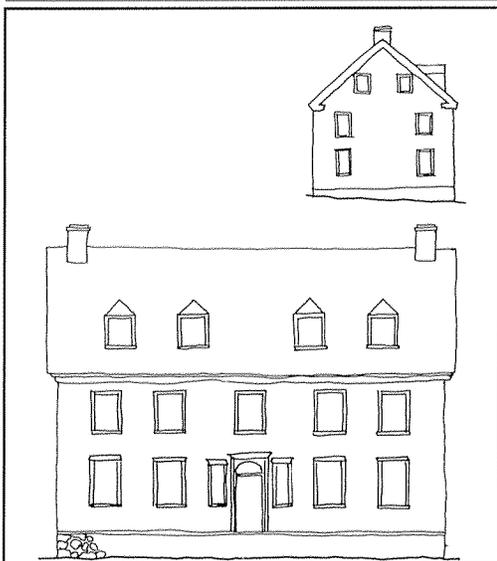
ORIGINES — Construction hâtive servant d'expédiant, d'abri provisoire, inspirée de réalisations américaines et québécoises antérieures. Les immigrants provenant de l'Europe septentrionale devaient plus tard apporter certains raffinements. Ce style s'est éteint avec l'avènement du bois de sciage et des ossatures de bois, pour devenir à la fin du XIX^e siècle le «style rustique», particulièrement dans le nord de la province et dans les parcs naturels, où l'on retrouve des habitations individuelles et des centres d'accueil construits sur ce modèle. Il s'agit toujours d'un «style» en vogue.

COMPOSITION — Les cabanes ou les premières propriétés familiales rurales représentent d'ordinaire une grande construction en forme de boîte, comprenant parfois un certain nombre de subdivisions. La structure de base est dotée d'un toit en appentis ou à deux versants, d'une cheminée en moellon et de toutes petites fenêtres. Les versions subséquentes allaient être mieux proportionnées et plus spacieuses, équipées parfois d'une aile pour la cuisine.

DÉTAIL — Billes équarries disposées à l'horizontale, joints en queue-d'aronde, avec bousillage de mousse ou de terre dans les fissures. Le clavetage d'angle dérivait souvent de traditions culturelles différentes. Au début, on voyait rarement des fenêtres et des cadres bien conçus ; plus tard, des moulures de style géorgien allaient être utilisées sur des fenêtres plus grandes. Les dernières constructions en billes équarries étaient habituellement recouvertes de clins ou de briques.

HABITATIONS — Surtout des maisons ou des fermes ; quelques granges imposantes.

DIVERS — Les centres d'accueil et de villégiature du bouclier canadien affectionnaient la construction en billes équarries et les ornements rustiques, attraction touristique s'inspirant plus des modèles de l'Ouest et de l'Amérique que de précurseurs locaux.



Loyaliste/Géorgien (années 1780 à 1860)

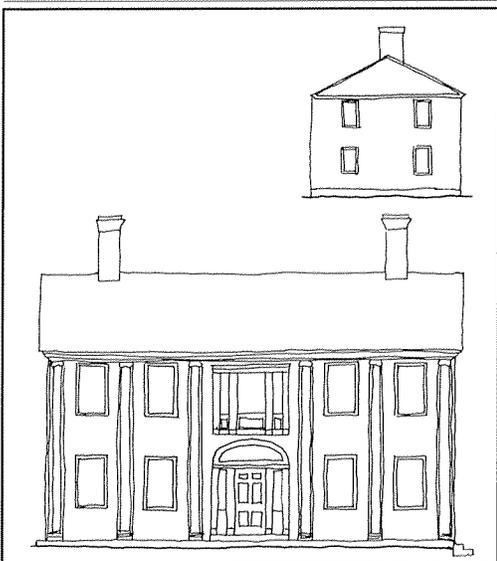
ORIGINES — Du palladianisme anglais au style géorgien écossais, avec influence de la Renaissance italienne véhiculée par les livres de modèles. C'est l'élite de la classe commerçante (loyalistes du Haut-Canada, puis immigrants britanniques) qui est à l'origine de ces modes.

COMPOSITION — Habituellement, en forme de boîte avec des élévations symétriques respectant les proportions classiques, et l'influence de la Renaissance. D'ordinaire, une façade à cinq baies avec deux fenêtres flanquant la porte centrale. Des structures de deux ou trois étages (le plus souvent deux), avec vestibule et corridor central. Les grandes maisons de ce genre comprenaient un bloc central et des ailes symétriques. L'inclinaison du toit à pignon typique était assez forte pour permettre de loger un demi-étage sous les combles.

DÉTAIL — Des corniches simples avec retour sur le mur pignon, parfois avec des denticules. Autres éléments types : portes à panneaux, fenêtres guillottes à petits carreaux (souvent 12/12, par 4 de large), moulures classiques simples en frontons et arcs modestes. Des impostes rectangulaires ou en demi-cercle et des ouvertures latérales marquaient l'entrée principale, avec parfois une fenêtre palladienne centrée à l'étage. Le revêtement à clin, de pierre ou de brique était parfois mis en valeur par une chaîne d'angle contrastée.

HABITATIONS — En général, des constructions de type unifamilial, même s'il existe dans les villes des regroupements (maisons en rangées ou en enfilades), avec le plus souvent une façade à trois baies et un vestibule sur le côté.

DIVERS — Des édifices publics dont la composition s'inspire des grandes maisons, aux nombreuses baies. La simplicité du style se prêtait parfaitement à la construction d'églises non conformistes.



Néo-classique/style Adam (années 1810 à 1830)

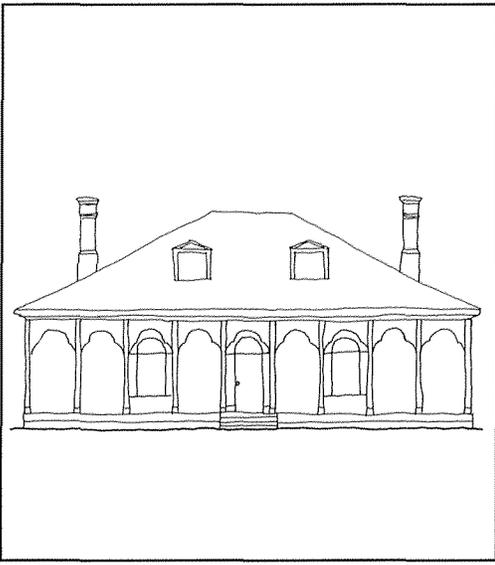
ORIGINES — Un raffinement du détail géorgien entrepris par Robert Adam en Grande-Bretagne, après une étude plus poussée des origines classiques, surtout des origines romaines (qu'on prenait à tort pour l'art hellénistique). Cette forme fut véhiculée par d'importants livres de modèles, et plus tard popularisée par le style «fédéral» américain.

COMPOSITION — Très semblable aux vagues géorgiennes antérieures, avec cependant des différences dans le détail, notamment une moindre inclinaison de la toiture.

DÉTAIL — Une certaine distanciation par rapport au style géorgien, avec des moulures moins robustes, plus affinées et plus nettes. Pilastres et arcs s'appliquent sur des murs géorgiens, avec des impostes semi-elliptiques sur l'entrée, et des fenêtres palladiennes très élaborées. Les manifestations les plus riches comportent des ornements de panneaux sur les élévations, avec des guirlandes et des festons sculptés, et des ouvertures à lames en demi-cercle. Les angles sont mis en valeur par des pilastres, tandis que les corniches sont ponctuées de denticules.

HABITATIONS — Style perçu comme un raffinement très à la mode, donc comme une amélioration par rapport au «look» géorgien d'alors. Le néo-classicisme avait ses adeptes, passant pour un style «éclairé», notamment pour des intérieurs de maisons en rangée («town-house») aspirant à une certaine élégance.

DIVERS — Un style essentiellement résidentiel même s'il eut de l'influence sur les églises. En effet, certains détails furent repris dans des églises anglicanes, notamment en ce qui a trait aux proportions intérieures et aux belles fenêtres à carreaux multiples.



Régence/Pittoresque (années 1820 à 1840)

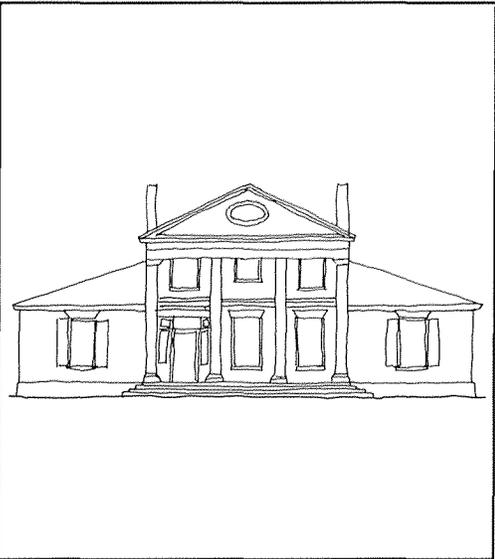
ORIGINES — Influence du goût anglais pour le pittoresque dans la peinture et les jardins, ainsi que des formes architecturales d'autres colonies britanniques. Cette période se caractérise par un intérêt nouveau envers le paysage, l'aménagement et le romantisme rustique des jardins.

COMPOSITION — Plans et élévations symétriques, à l'occasion symétrie quadrilatérale. Structures à un étage ou un étage et demi dotées d'un toit à deux ou quatre versants et avant-toit marqué. Vérandas et porches apparaissent, inspirés des porches du Québec et des bungalows des Indes britanniques. Cependant, à la différence des colonies tropicales, les vérandas faisaient un ou deux côtés mais rarement le tour de la maison.

DÉTAIL — L'influence classique se fait encore sentir dans les moulures, fenêtres et entrées. Dans plusieurs pièces, de grandes fenêtres et même des portes vitrées au long donnaient sur la véranda. Un treillage de bois semblait soutenir le toit galbé de la véranda, exposant souvent des têtes de chevron décoratives. Pour les murs, le stucco était très à la mode, de même que la brique.

HABITATIONS — Un style essentiellement résidentiel du sud de l'Ontario, mais très peu usité dans les États américains voisins.

DIVERS — Début d'influence gothique et pittoresque dans les églises, avec des fenêtres en ogive au vitrage en forme de treillage, de faux créneaux et des boiseries d'ornement.



Renouveau hellénistique, dit Greek Revival (années 1830 à 1860)

ORIGINES — Reprise en Europe de l'étude et du plagiat des modèles classiques, conduisant à une interprétation «correcte» de cette époque. Influence aussi de l'idéologie républicaine américaine, qui à son tour s'inspirait des traditions de la Grèce antique. Une fois de plus, le style doit sa diffusion à des livres de modèles, surtout ceux de l'architecte américain Asher Benjamin.

COMPOSITION — Plans symétriques similaires à ceux des styles classiques antérieurs. L'adaptation à des surfaces réduites impliquaient parfois des plans avec vestibule latéral, déguisé par des élévations symétriques. Les façades à pignon de style «temple» s'inspiraient de portiques à frontons ou de murs pignons. Les porches particulièrement élevés étaient soutenus par des colonnes doriques appuyées par des pilastres.

DÉTAIL — Retour à une ornementation très simple, sinon inexistante. Les grandes fenêtres à carreaux (9/9 ou 6/6) étaient conservées. Les portails plus profonds s'alourdissaient, mais comportaient toujours un vitrage latéral et des impostes. Sous la corniche, des entablements simples, larges, parfois continus ; les retours du mur pignon étaient particulièrement prononcés. Ordinairement, les murs étaient revêtus de clins ou de pierre de taille, ou de stucco rainuré de façon à imiter la pierre de taille.

HABITATIONS — Contrairement à ce qui se produit aux États-Unis, il s'agit essentiellement d'habitations privées. Loin des centres urbains, on rencontre des variations sur ce thème, issues de livres de modèles.

DIVERS — Dans quelques cas, des églises ont été dotées de façades du genre temple ancien. Pour ce qui a trait aux édifices publics, de larges entablements et moulures entourent les portes et fenêtres.



Renouveau gothique, dit Gothic Revival (années 1840 à 1870)

ORIGINES — C'est l'Anglais A.W.N. Pugin qui en est le père spirituel. S'inspirant du goût pittoresque, ce style a ravivé certaines formes gothiques médiévales, un peu comme le renouveau qui avait précédé (école classique «correcte»). Ce style devait faire école, grâce notamment aux livres de modèles des architectes américains A.J. Downing et A.J. Davis.

COMPOSITION — D'ordinaire, une composition symétrique d'un bout à l'autre, même si certains éléments symétriques en eux-mêmes peuvent être assemblés de manière irrégulière. L'inclinaison des toits (deux ou quatre versants) est forte ; des baies en saillie ou en retrait viennent d'autre part briser la continuité des murs.

DÉTAIL — Une dimension verticale très soulignée ; parements de planches avec couvre-joints, créneaux, multiplication des pans, ogives aux fenêtres et aux entrées. Sur la façade, des porches aux piliers brisés et des toits sans profondeur. Le style se caractérise par une profusion de boiseries, taillées et dressées sur les faîteaux, et de bordures de pignon, vérandas et entrées. La brique polychrome vient rehausser l'effet visuel.

HABITATIONS — Le meilleur exemple est celui de la ferme gothique à pignon central qu'on retrouve un peu partout en Ontario, possédant souvent une aile avec son propre pignon central et un deuxième porche. De nombreuses demeures relèvent également de ce style, bien que caractérisées par des élévations et des plans irréguliers.

DIVERS — Début du style des églises «ecclésiologiques», pour diverses confessions, caractérisé par des ogives et d'exceptionnels ciselages.



Italianisant/Villa italienne (années 1840 à 1870)

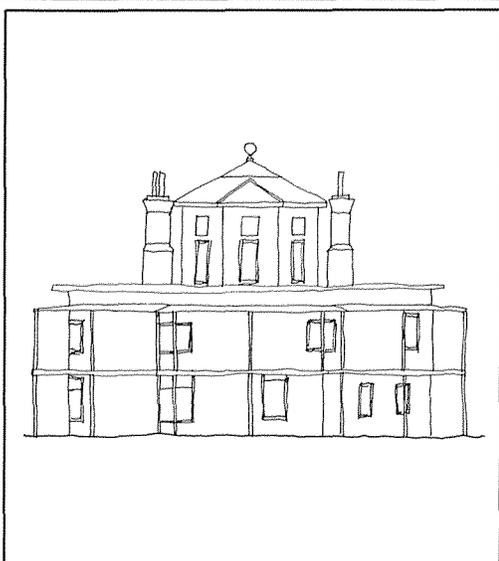
ORIGINES — La tradition pittoresque anglaise, et la quête constante de nouvelles formes de rusticité. Cette forme s'inspira des modestes fermes italiennes, avec bien sûr des tours carrées, mais aussi des maisons de la Renaissance classique italienne. Indirectement, certaines influences de livres de modèles (A.J. Downing et Samuel Sloan).

COMPOSITION — Irrégularité plus contrôlée que dans le gothique, mais toujours variable. Malgré une composante horizontale très marquée — toit à quatre versants peu inclinés, avant-toit prononcé — le style conserve un fort accent vertical de par ses tours et belvédères carrés, et ses baies angulaires.

DÉTAIL — Ouvertures en longueur, aux moulures insistantes ; doubles-portes aux lourds panneaux ; fenêtres par rangées de deux ou de trois avec arcs semi-elliptiques ou cintrés ; moulures prononcées (bois ou pierre). Ce style est parfois appelé « bracketed » à cause des nombreuses consoles, à la décoration très chargée, qui supportent de larges avant-toits et des moulures au-dessus des ouvertures. Les coins étaient souvent mis en valeur par une chaîne d'angle.

HABITATIONS — Nombreuses différences de formes, voire d'appellation, entre la ferme et le milieu rural. Un style qui donne un certain air de dignité aux rangées de maisons, grâce à ses portes et fenêtres articulées.

DIVERS — Les premières devantures typées : retraits prononcés, larges fenêtres à carreaux de grandes dimensions, poteaux en fonte et corniches de métal.



Octogonal (années 1850 à 1870)

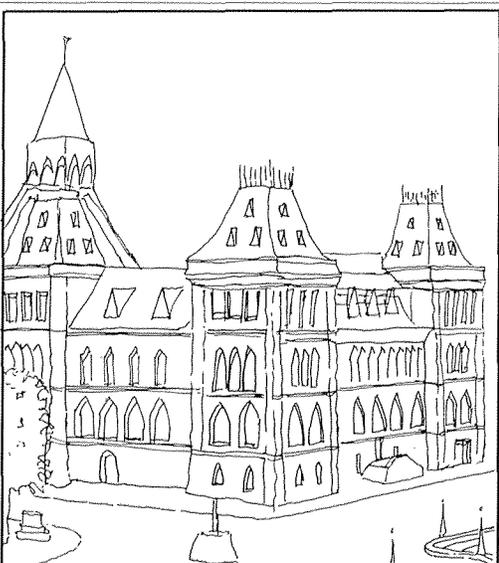
ORIGINES — Un style curieux qui se fonde sur la théorie de la construction ergonomique que permet une géométrie efficace (plan octogonal), théorie développée en 1849 par le spécialiste américain de la phrénologie, Orson Fowler. Ce mouvement s'est répandu par le biais des livres de modèles, surtout dans le nord de l'État de New York, le sud de l'Ontario, et une partie du Mid-West américain.

COMPOSITION — Plan d'étage octogonal, habituellement deux étages, avec souvent un belvédère et un porche qui fait le tour. Typiquement, un toit à quatre versants.

DÉTAIL — Les prescriptions de Fowler étaient austères. La plupart des bâtiments octogonaux s'inspiraient du style italianisant, avec un avant-toit aux larges consoles et des conceptions classiques pour les balustrades et les piliers de porche. Habituellement, des ossatures de bois avec revêtement de bois également, ou de stucco.

HABITATIONS — Dans la plupart des cas, des maisons privées. En dépit de leur faible nombre, ces constructions ont toujours attiré l'attention et continuent de le faire.

DIVERS — Un certain nombre de granges construites sous forme d'octogone ou de polygone, par souci de rentabilité, mais dont très peu ont survécu. Certains vieux plans de ville (ex. : Goderich) se fondent sur cette même géométrie, antérieure à l'école Fowler.



Haut gothique victorien dit High Victorian Gothic (années 1860 à 1890)

ORIGINES — Suite logique au Renouveau gothique dit Gothic Revival (domaine privé et sacré), avec des variations anciennes ou récentes. Un style lancé par John Ruskin et de nouvelles publications professionnelles («The Builder»), qui s'est imposé comme construction laïque pour la réalisation du parlement anglais (Houses of Parliament) à Londres, avant d'être adopté pour le parlement canadien.

COMPOSITION — Toits et pignons fortement inclinés, tourelles, créneaux, éléments de fortifications, retraits marqués, ébrasements, baies et porches aux nombreux recoins. Une masse irrégulière en dépit d'un assemblage d'éléments symétriques.

DÉTAIL — Revêtement polychrome de brique ou de pierre, souvent rustique. Portes et fenêtres sont encadrées par du bois ou de la pierre travaillés de façon assez massive. Quant à la toiture, elle est non pas de bois mais d'ardoise, parfois polychrome, avec des ornements de fer sur les crêtes et faîteaux. Les ouvertures tout en hauteur sont soulignées par des arcs et fenêtres en ogive, quoique certaines réalisations particulièrement décorées incorporent des détails classiques comme l'arc cintré.

HABITATIONS — Beaucoup de brique, surtout avec le contraste rouge-jaune. Faîteaux et bordures de rive très décoratifs sur les toits à deux versants. Généralement, utilisation de grands carreaux de verre (2/2 ou 1/1).

DIVERS — Nombreuses applications : églises, palais de justice, édifices publics et collèges. L'échelle des motifs de nature « domiciliaire » était fortement amplifiée pour domestiquer les lignes de ces édifices.



Second Empire (années 1860 à 1880)

ORIGINES — Concurrence directe au style Haut gothique victorien ; une importation française (le Second Empire correspond au règne de l'empereur Napoléon III [1852–1870]) ayant fait un crochet par l'Angleterre et les États-Unis. Ce sont les revues professionnelles, architectes et contacts personnels d'avant-garde qui auront servi de moteur à ce style, plutôt que les livres de modèles.

COMPOSITION — Ce qui ressort, c'est le toit en mansarde, qui permet l'aménagement de tout l'espace sous les combles. La pente des toits pouvait être droite, concave ou convexe, percée de lucarnes. On trouvait parfois des tours dotées d'un toit en mansarde. La symétrie de la masse verticale était peut-être plus marquée que dans d'autres styles contemporains, sans nécessairement être tout à fait régulière.

DÉTAIL — Consoles prononcées, semblable au style italianisant, mais avec des avant-toits moins larges. La composante verticale est soulignée par des moulures classiques pour les portes et fenêtres, dotées de très grandes vitres. Les toits sont rehaussés d'une ardoise polychrome surmontée d'une crête décorative de fer. La présence des lucarnes est indispensable au style. Ces ouvertures revêtent des formes très variables, y compris le fronton et même le rond. Matériaux de prédilection : brique et pierre de taille. Des ornements en métal estampé viennent parfois imiter la pierre taillée.

HABITATIONS — Très en demande dans les rangées d'habitations urbaines et sur les petits terrains ruraux, vu le gain de surface que permet le toit en mansarde.

DIVERS — Style commercial répandu dans les grandes rues commerçantes, avec d'importantes décorations à l'étage et un rez-de-chaussée entièrement vitré. De nombreux édifices publics et même des usines ont porté un toit de ce genre.



Gothique type du charpentier, dit Stick Style/Carpenter Gothic (années 1870 à 1890)

ORIGINES — Il s'agit d'une remise à la mode du Renouveau gothique dit Gothic Revival précédent, imputable aux livres de modèles ainsi qu'aux scieries et moulins industriels. Une phase de transition qui devait mener au style Queen Anne puis au Renouveau Tudor dit Tudor Revival.

COMPOSITION — Une certaine discrétion par rapport aux formes gothiques antérieures, avec une toiture moins à pic et des volumes et projections rectilinéaires plutôt qu'angulaires. On retrouve souvent de profonds avant-toits, et parfois des pignons supplémentaires à hauteur de la toiture principale.

DÉTAIL — Souvent, des «sticks» ou éléments de bois en saillie de type Tudor contre des murs ou pignons de dins ou de bardeaux, pour «exprimer» la structure sous-jacente. Dans bien des cas, des décorations et soutiens angulaires, des faux contreventements et des têtes de chevron exposées faisaient partie du décor. Des fenêtres en ogive ou rectilignes simplifiées étaient encadrées par de légères moulures.

HABITATIONS — Une structure qu'on retrouve le plus fréquemment dans les communautés du centre et du centre-nord du bouclier canadien, premier style des grandes demeures, bien que les exemples abondent dans les banlieues des grandes villes.

DIVERS — Motifs empruntés par les auberges et les scieries pour recréer l'ambiance des boisés. Par contre, le risque d'incendie associé à la construction du bois (celui-ci est exposé) devait prévenir la construction de telles structures dans les villes. Bien des églises du nord de l'Ontario affichent avec orgueil leurs fenêtres en ogive surplombées par une flèche élancée.



Queen Anne (années 1880 à 1910)

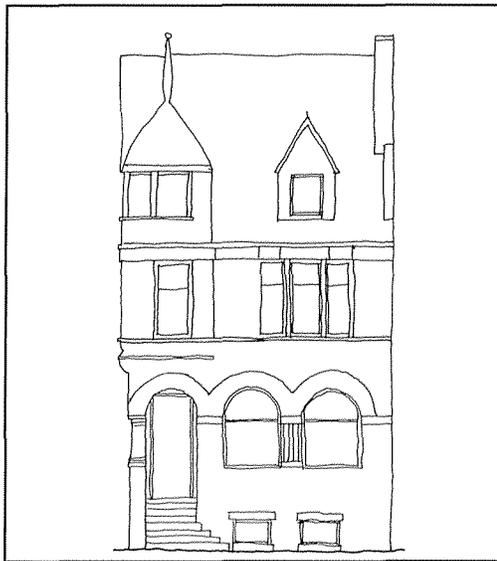
ORIGINES — Sommet de l'art pittoresque du XIX^e siècle, une création de l'Anglais R.N. Shaw, qui s'est répandue au Canada grâce à des revues d'architecture américaine. Essentiellement inspiré de l'art rural et rustique élisabéthain et jacobite, ce style a également incorporé des motifs classiques qui avaient cours sous le règne de la reine Anne (1702 à 1714).

COMPOSITION — Des silhouettes, élévations et plans irréguliers, avec des toits à deux ou à quatre versants. Fenêtres polygonales en saillie, tourelles, tours et cheminées.

DÉTAIL — Une construction qui se distingue par une immense variété et une grande complexité du détail. Des fuseaux et des éléments de menuiserie très élaborés décorent les soutiens des porches et les pignons. Faisant fi des conventions, des éléments classiques tels que les fenêtres paladiennes se retrouvent sur des pignons très ornés. La surface murale, dont l'éclectisme ne fait aucun doute, présente souvent un revêtement partiel de plâtre autour des membrures de bois exposées, ou encore un mélange de bardeaux, de tuiles, de brique et de pierre. Le verre de couleur était à la mode, disposé souvent tout autour d'un grand carreau transparent.

HABITATIONS — D'abord et avant tout, un style résidentiel. Ce style avait également produit une variante avec revêtement de bois, pour les grandes propriétés de banlieues ou de villages. Mais il faut dire qu'un grand nombre de versions «compactes» ont également été réalisées à cette époque (terra cotta, maçonnerie, bois) à Toronto, Ottawa et London, ainsi que dans d'autres villes.

DIVERS — On retrouve parfois ce style dans des édifices publics et dans les églises des agglomérations urbaines, où le détail classique vient tempérer les ardeurs du Haut gothique victorien. Même si les applications commerciales en ont été minimales, ce style aura servi de précurseur au renouveau des motifs classiques sur les «Rues principales».



Néo-Roman (style Richardson) (années 1880 à 1900)

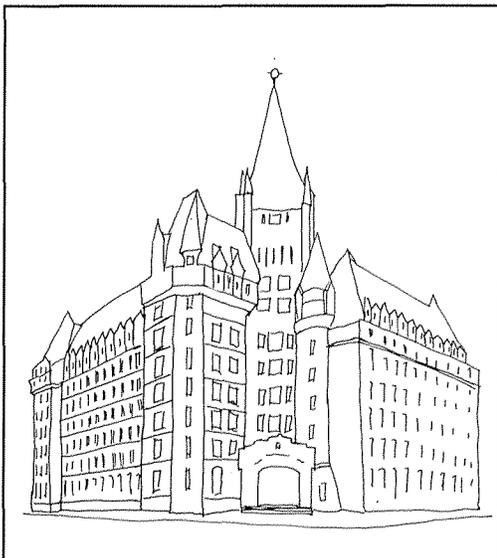
ORIGINES — Style inspiré des formes françaises et anglaises du XI^e siècle. Les éléments romans, relevés par H.H. Richardson lors de sa formation à l'École des Beaux-Arts à Paris, constituaient une variante du style Queen Anne, dont ils se démarquaient dans la maçonnerie. Grâce aux revues professionnelles, les dessins de Richardson devaient connaître une large audience, surtout pour les édifices publics où les codes de construction exigeaient une maçonnerie d'extérieur à l'épreuve du feu.

COMPOSITION — À peu de choses près, c'est le style Queen Anne (voir plus haut), mais avec un profil plus massif et des murs de maçonnerie plutôt que de bois. Les projections sont modestes, plus arrondies que polygonales ; les retraits plus profonds sont très sombres.

DÉTAIL — Domination des arcs cintrés, aussi bien les arcs romans (assis sur un pilier ou un mur) que les arcs syriens (surgissant presque du niveau du sol). Une maçonnerie en bossage rustique, du grès qui contraste en texture et en couleur avec de la brique. Ornementation de pierres sculptées d'une grande qualité. Ce style, qui fit grand usage de la terra cotta non vernissée, se caractérisait aussi par des fenêtres et des passages profondément en retrait, des meneaux de pierre aux fenêtres et des lucarnes à pignon.

HABITATIONS — Vu le coût de la maçonnerie en pierre, ce genre de constructions ne convenait qu'aux riches demeures. Beaucoup de grandes maisons de ce genre ont été bâties sur des parcelles assez modestes, particulièrement à Toronto.

DIVERS — Ce style particulièrement approprié aux édifices publics est le successeur du Haut gothique victorien, pour les bureaux de poste, les bâtiments du gouvernement et les hôtels de ville. De rares applications commerciales.



Château (années 1880 à 1930)

ORIGINES — Un style qui s'inspire des châteaux de l'époque François 1^{er} (1515 à 1547) où sont mêlés la Renaissance italienne et le gothique français. Porte-parole de cette école, R.M. Hunt avait été le premier architecte américain à étudier à l'École des Beaux-Arts, à Paris. C'est par les revues américaines que ce style fut diffusé comme modèle de résidence pour les riches.

COMPOSITION — Une toiture à pic (quatre versants), des baies circulaires ou rectilinéaires, de nombreuses lucarnes. Combinaison d'éléments symétriques dans un tout asymétrique. Tours, tourelles et cheminées soulignent le facteur vertical, tandis que des enfilades de moulures classiques établissent l'horizontalité.

DÉTAIL — Des façades généralement en pierre (généralement pierre calcaire grise) avec des murs aux moellons finement taillés ou aux appareils de pierre de bossage rustique ; des moulures classiques, des meneaux de pierre aux fenêtres et des pinacles sculptés. Les motifs sculptés sont tantôt gothiques tantôt classiques. La fonte était utilisée pour le faite et les autres décorations de toiture. Un certain nombre de petites lucarnes de comble accompagnent les autres lucarnes (lucarnes à pignon et lucarnes en projection du mur extérieur). La simple toiture d'ardoise s'est transformée en toiture de cuivre.

HABITATIONS — Ce style convient surtout aux grandes demeures. Il est bien trop cher pour pouvoir être plagié à grande échelle. Dans des structures un peu plus modestes, moulures et pierres taillées ont été remplacées par la pierre artificielle.

DIVERS — C'est le style par excellence pour les hôtels du réseau ferroviaire canadien. Abrisait récemment encore des édifices du gouvernement fédéral.



Beaux-Arts/Renouveau classique, dit Classical Revival (années 1880 à 1930)

ORIGINES — C'est le dernier d'une série de styles ramenés par les architectes américains formés à l'École des Beaux-Arts. On en doit la diffusion à des stages d'apprentissage et à des revues. Les pionniers du Renouveau classique furent les agents de la réforme urbaine ; le style fut finalement popularisé à la Foire internationale de Chicago, en 1893.

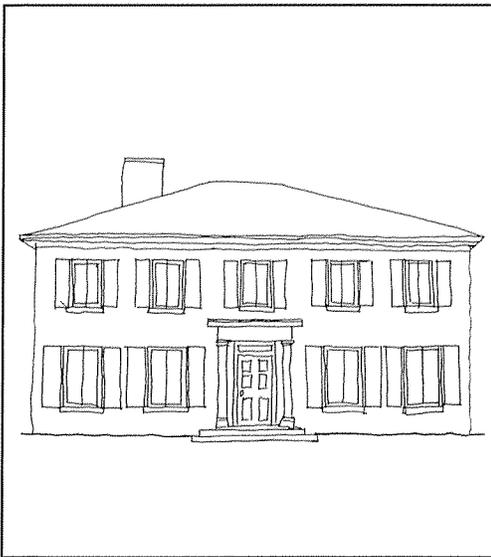
COMPOSITION — S'inspire du classicisme «correct», dérivé directement des modèles grec et romain. Des structures symétriques avec une toiture plate ou avec quatre versants légèrement inclinés, des corniches, des parapets à balustrade, des colonnades, des arcades, des façades genre temple et des baies rectilinéaires. Ce qui distingue le style Beaux-Arts du style plus raffiné (plus modeste) nommé Renouveau classique, ce sont des compositions grandioses, une échelle exceptionnelle, un art statuaire, ainsi que des ordres et des arcs romains.

DÉTAIL — Essentiellement, des façades de pierre (avec parfois des substitutions en calcaire ou en pierre artificielle) incluant des murs de moellon finement taillés et des moulures élaborées. Recours fréquent aux grands ordres (ionique et corinthien) pour les colonnes ou pilastres jumelés.

Abondance de festons, cartouches, et balustrades de pierre taillée, entre autres détails classiques. Dimensions remarquables des entrées et fenêtres.

HABITATIONS — Encore une fois, un style réservé aux milieux nantis et dont le coût des formes et matériaux devait prévenir la généralisation. Dans certains cas, on a limité la dépense en remplaçant les ornements sculptés par des éléments en pierre artificielle.

DIVERS — Un style essentiellement public et commercial qu'on associe surtout aux banques. A également servi pour des plans de parcs et de centres civiques qui, souvent, n'ont pas eu de suite.



Renouveau colonial/géorgien dit Colonial/Georgian Revival (années 1890 à 1940)

ORIGINES — Il s'agit d'un premier style «Renouveau» inspiré de modèles nord-américains, eux-mêmes des variantes sur un thème antérieur. Ce style devait marquer un retour aux sources, à une simplification de la forme par rapport à l'éclectisme des dernières années. C'est par le biais de publications grand public, des revues professionnelles et des manuels techniques que ce genre a été représenté comme un «style» convenant parfaitement aux habitations fonctionnelles modernes.

COMPOSITION — Des volumes rectangulaires simples, avec une toiture à deux ou quatre versants peu inclinés, et une disposition symétrique des portes et fenêtres. Les toits pouvaient porter de petites lucarnes.

DÉTAIL — Une imitation timide mais imprécise de styles antérieurs, où se mêlent le colonial américain et le géorgien du Haut-Canada. Revêtement de bardeaux, de planches à clin ou de brique ; quelques petits détails classiques dans les colonnes, les piliers enchâssés et les corniches. Fenêtres à volets et parfois à petits carreaux.

HABITATIONS — Le plus souvent, des maisons isolées dans les banlieues bourgeoises des années 20, dont l'emploi reste assez courant. La recherche d'un modèle local à imiter a provoqué dès les années 1930 le début du recensement et de la conservation de ces modèles.

DIVERS — Un style éminemment résidentiel, dont les applications commerciales issues des banlieues américaines n'eurent aucun succès en Ontario.



Renouveau gothique tardif, dit Late Gothic Revival (années 1890 à 1940)

ORIGINES — Un retour à des formes gothiques plus fidèles, plus sobres, inspirées surtout des réalisations anglaises, et notamment des illustrations de country-houses de style gothique anglais.

COMPOSITION — Une masse rectangulaire symétrique, de faible élévation mais toute en longueur, qui épouse les irrégularités du terrain. Une toiture à deux versants, avec des lucarnes à pignon. On retrouve parfois des tours à faible élévation ou des baies annexes logées dans l'angle intérieur des cours.

DÉTAIL — Emploi de la pierre, à l'intérieur comme à l'extérieur. Les murs présentent des appareillages simples mais irréguliers, d'une facture assez quelconque. Les ouvertures se font dans la pierre taillée. Le vitrail, parfois très élaboré, est monté sur des meneaux de pierre. Certaines constructions incluent des fenêtres en baie avec banquette. Enfin, les murs extérieurs sont parfois rehaussés de panneaux de crépi ou de faux contreventements de bois du genre Renouveau Tudor dit Tudor Revival.

HABITATIONS — Il s'agit d'un des styles à la mode dans les banlieues bourgeoises des années 20. Le plan massif de ces constructions ressemblait souvent à celui des autres bâtiments de styles renouveaux qui avaient été construits dans des circonstances analogues.

DIVERS — Un style taillé sur mesure pour les édifices publics. On a souvent qualifié ce style de «collégial» (Collegiate Gothic) ; on en trouve l'illustration dans les premiers gratte-ciel, les bâtiments universitaires et collégiaux, les édifices publics et même des centrales hydroélectriques.



Industriel/Fonctionnel (années 1900 à 1930)

ORIGINES — Une vieille tradition de bâtiments industriels rendus de plus en plus massifs, identifiés non pas par un style mais par la fonction, la forme et les dimensions : élévateurs à grains, ponts, usines à gaz. Par contre, de nouveaux matériaux et techniques de construction allaient contribuer à la création de formes importantes pour l'étiquetage ultérieur des styles «modernes». Le développement du génie se faisait indépendamment de celui de l'architecture, mais il reste que les innovations technologiques ont grandement influé sur les styles d'architecture qui devaient suivre.

COMPOSITION — Formes géométriques répondant aux exigences de structure et de fonction : des silos pour le stockage du vrac, des structures à grande portée pour les usines, des arcs et des fermes pour les ponts.

DÉTAIL — Type de construction dicté par la nature des matériaux et de la fonction, faisant appel à un minimum de décorations sauf dans le cas des constructions très visibles. À l'occasion, des décorations géométriques abstraites. Le béton armé devait faire son apparition au niveau des structures et des surfaces visibles avec, à l'occasion, des couleurs ou des motifs créés par le choix des agrégats.

HABITATIONS — Certainement pas un style résidentiel, même s'il inspirera par la suite la constructions de «maisons modernes».

DIVERS — Usines de plusieurs étages sur structures d'acier et de béton, avec d'importants vitrages aux cadres métalliques, et parfois des briques de remplissage ou des cadres de béton apparent. Cette époque aura vu la réalisation d'innombrables ponts avec fermes et arcs en béton.



Prairie/Artisan dit Craftsman (années 1900 à 1930)

ORIGINES — Deux variantes sur le même thème. Le style Prairie tient son origine du Mid-West américain. À l'époque, les importants travaux de Sullivan et Wright portaient sur la transparence des structures et le pouvoir d'expression des formes de décoration naturelles. Quant au style Artisan dit Craftsman, inspiré du mouvement des Arts & Crafts en Grande-Bretagne et aux États-Unis, il fut consacré par des revues grand public qui y voyaient une manifestation de l'art moderne.

COMPOSITION — Une masse «bungaloïde» dictée davantage par le site que par une planification formelle. Le style Prairie marquait un faible pour le toit à quatre versants, tandis que l'Artisan favorisait celui à deux versants. Ces deux styles optent pour de grands avant-toits et une tonalité horizontale. Les variantes «compactes» réalisées par Sullivan comportent des toits plats, et des surfaces avec modulation de brique, de carreaux de céramique ou de terra cotta.

DÉTAIL — Visibilité de certains éléments structuraux, surtout les têtes de chevron (faux dans certains cas). Motifs géométriques angulaires pour les portes et le vitrage aux baguettes de plomb, rehaussés de coloris simples. Des porches soutenus par du bois massif ou des piliers de maçonnerie. Un revêtement de stucco, de bardeaux ou de brique comportant des accents en bois.

HABITATIONS — Pour la petite maison des années 1910 et des années 1920, l'Artisan fut le style par excellence, surtout dans les banlieues des grandes villes et dans les nouvelles localités du nord. On a même parlé de style «provincial» dans les villes du nord, Kapuskasing par exemple.

DIVERS — Diverses réalisations : sanatoriums et maisons de convalescence (à la campagne), chalets d'été et centres d'accueil pour touristes (dans la grande nature). Applications commerciales dans les banlieues et dans le nord, où l'influence américaine a été plus directe.



Renouveau Tudor, dit Tudor Revival (années 1900 à 1940)

ORIGINES — Aucune origine bien définie. À l'instar du style Queen Anne, le Renouveau Tudor nous est venu d'Angleterre, dans la foulée du Renouveau gothique tardif et du mouvement Arts & Crafts. Il devait se répandre par le biais de revues américaines. Le renouveau Tudor s'inscrivait dans une série d'imitations plus fidèles des styles historiques. Cette école, souvent qualifiée de «jacobéthaine», possède un éclectisme qui lui est propre et qui convenait parfaitement aux goûts de l'époque.

COMPOSITION — Une volumétrie compacte, mais on a souvent cherché à simuler une forme en L ; toits fortement inclinés, pignons remarquables et cheminées élaborées. Une toiture d'ardoise ou de bardeaux de bois, avec parfois des débords de toit recourbés pour donner l'illusion de la chaume.

DÉTAIL — Une structure qui se distingue par un recouvrement de stucco avec de faux contreventements de bois teint ou peint. Sur certaines variantes, on trouve un revêtement partiel de pierre, avec bordures en pierres artificielles. Des fenêtres à petits carreaux allongées et étroites, souvent groupées. Une entrée généralement en retrait, avec parfois un petit porche. Typiques ornements et serrurerie en fer forgé.

HABITATIONS — Très en demande dans la plupart des banlieues dans les années 20 puis les années 40. Certains éléments de ce style demeurent en usage aujourd'hui.

DIVERS — Un style essentiellement résidentiel (voir applications publiques et «collégiales» du style Renouveau gothique tardif).



Mission/Renouveau espagnol dit Spanish Revival (années 1910 à 1930)

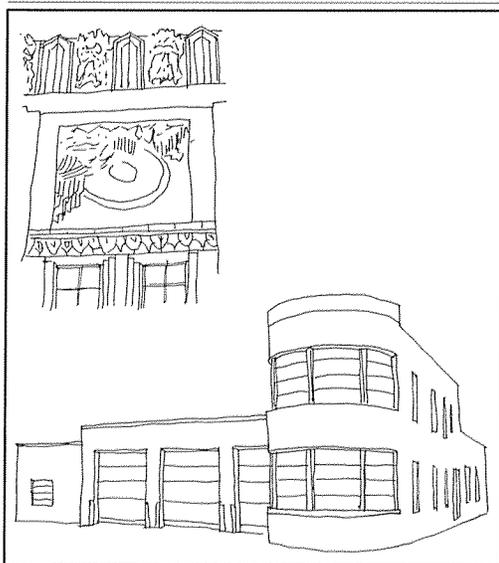
ORIGINES — Un style qui découle de l'héritage baroque hispano-mauresque, avec certains accents mexicains et américains (région du sud-ouest), dont la promotion s'est faite dans les publications grand public. En cours de chemin, le dessin d'origine a été simplifié, idéalisé, empreint de l'adobe vernaculaire du sud-ouest, avec parfois certaines colorations mauresques.

COMPOSITION — Une toiture peu inclinée, en tuiles d'argile, et des parapets richement incurvés sur les murs pignons. Des débords de toit d'abord très prononcés, mais qui allaient par la suite battre en retraite. D'ordinaire, des constructions hautes d'un ou deux étages.

DÉTAIL — Des murs de stuc lissé et façonné ; des entrées en arcades, légèrement en retrait ; de petites fenêtres également en retrait ; des rosaces dans les pignons. Au rez-de-chaussée, on a recours à l'arc cintré pour les fenêtres et arcades de porches. L'ornementation et la serrurerie font appel au terra cotta, au fer forgé et même au métal estampé. Emprunt fréquent à des formes typiques d'autres styles, dont le renouveau Tudor et l'art déco.

HABITATIONS — Il s'agit essentiellement de maisons «privées», mais aussi de «garden apartments» et de petits regroupements d'habitations. Un style qui a connu son heure de gloire pour les garages privés, indépendamment du style de construction de la maison, ce qui reflète bien le boom de l'automobile des années 20.

DIVERS — Applications assez fréquentes : garages publics, stations d'essence, centres commerciaux de banlieue et pavillons de parcs urbains.



Art déco et art moderne (années 1920 à 1950)

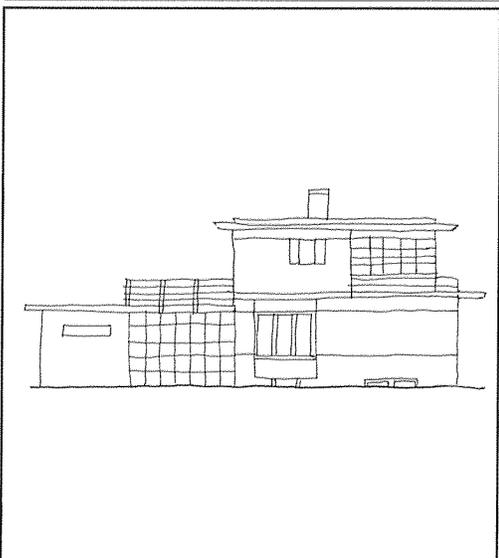
ORIGINES — L'Europe dévastée de 1918 où, en cet âge de jazz, l'art déco règne sur la décoration intérieure et la bijouterie. L'art moderne devait suivre quelques années plus tard aux États-Unis, influencé par l'esthétique du machinisme industriel, l'aérodynamique et les conceptions industrielles. Ce dernier style devait connaître son heure de gloire à la Foire internationale de New York, tenue en 1939. En dépit de certains caractères fonctionnels, ces deux styles se voulaient décoratifs. Ils attirèrent l'attention du public dans plusieurs concours d'architecture.

COMPOSITION — Dans l'art déco, le détail vient se superposer à des structures neutres, alors que l'art moderne favorise l'horizontalité (toits plats, bandes vitrées horizontales, coins arrondis), la symétrie et les murs lisses en stucco.

DÉTAIL — L'art déco, surnommé zigzag dans les pays anglo-saxons, se caractérise par des structures particulièrement angulaires avec des motifs stylisés et polychromes qui évoquent l'art et les ornements « primitifs », et bien souvent des reliefs en terra cotta ou en pierre artificielle. Toitures surmontées de projections ou de tours. Par contre, l'art moderne souligne la composante horizontale au moyen de meneaux aux fenêtres et de balustrades. Un grand nombre de techniques et de matériaux nouveaux allaient être lancés et adaptés formellement: le bloc de verre, l'acier inoxydable, le matériau vitrolite (verre de Carrare), le terrazzo et l'éclairage indirect.

HABITATIONS — Style peu usité dans les maisons privées, mais dont les principaux motifs ont été repris pour des immeubles résidentiels (balcons et intérieurs), surtout dans les années 30 à 50.

DIVERS — De nombreuses réalisations pour devantures de magasin, salles de cinéma et autres structures commerciales. L'ornementation déco figure sur de nombreux gratte-ciel d'avant 1940.



International (années 1930 à 1960)

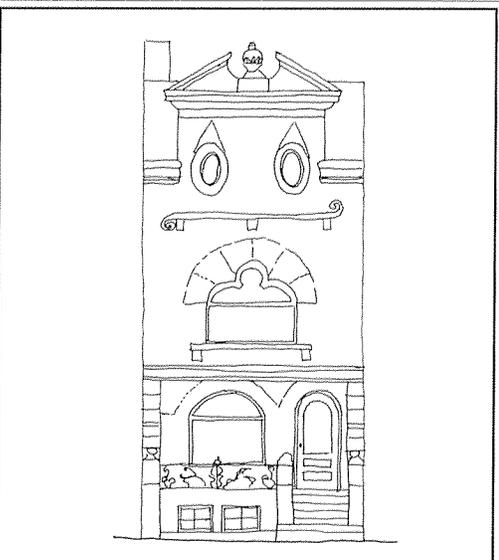
ORIGINES — À l'origine, une véritable révolution contre le legs historique et culturel en faveur du fonctionnel à l'état pur ; la promotion de ce mouvement dans les publications allait en faire un style en soi. Le modernisme de la pensée artistique et sociale en Europe devait promouvoir l'idée d'une architecture réformatrice, dont on retrouve le reflet dans les polémiques de l'heure et les conceptions des Grands (Le Corbusier, Gropius, Mies van der Rohe). En réalité, ce style s'est répandu par le biais de tristes imitations, avec de multiples facettes et variantes après 1945.

COMPOSITION — Omniprésence de la ligne horizontale : toiture plate dépourvue de parapet, avec parfois une projection d'avant-toit. La minceur et légèreté de ses éléments architecturaux permettait un contraste tout à fait voulu avec les immeubles avoisinants. Les variantes ultérieures se démarquèrent en recherchant d'autres formes de contraste.

DÉTAIL — Murs lisses (stucco, béton ou brique) jouant le rôle de surfaces neutres. Importants vitrages, généralement des bandes horizontales intégrées dans le plan mural. Le blanc devient la couleur dominante, ce qui vient renforcer la tonalité institutionnelle. Recours à des matériaux de type industriel, notamment les métaux.

HABITATIONS — Style très avant-gardiste pour les maisons privées. Il existe en Ontario peu de constructions du genre datant d'avant 1940.

DIVERS — Essentiellement un style commercial, destiné aux immeubles de bureaux, aux commerces de banlieue et à l'industrie légère. Quelques rares exemplaires d'avant 1940 en Ontario.



Pot-pourri

ORIGINES — Il s'agit d'une catégorie fourre-tout pour des bâtiments de style très particulier n'ayant pour dénominateur commun que le souci de se distinguer des formes préétablies. On y trouve de tout, du subtil au bizarre et ce, à diverses époques — par contre, peu de vieilles constructions du genre ont survécu. Plusieurs modèles auront subi les influences orientales (influences réelles ou fictives, notamment de l'Égypte et de l'Inde), après un crochet par les États-Unis.

COMPOSITION — Une composition hybride, qui reflétait généralement les modes du jour. Des réalisations qui se distinguent essentiellement par le détail et non par la composition.

DÉTAIL — Rencontres souvent inusitées ou conflictuelles de styles très différents, surtout le gothique et le néo-roman dans les réalisations les plus spectaculaires. Les constructeurs faisaient parfois preuve de créativité, lorsqu'ils ne semblaient pas dans le genre emphatique. Il arrivait même que des constructions ressemblent à tout sauf à un bâtiment...

HABITATIONS — Quelques rares manifestations, dans les banlieues cossues ou à la campagne. Il semble que les maisons du genre sont mal reçues dans les voisinages établis.

DIVERS — On continue à retrouver les exemples les plus farfelus dans le commerce, notamment des succursales bancaires de style égyptien ou classique. Les parcs d'exposition étaient résolument exotiques. Ce style aura par ailleurs influencé les rues commerçantes à l'âge de l'automobile.

Expliquer la nature exacte de l'architecture régionale relève plus du travail de bénédictin que de la réflexion de spécialiste.

David Dillon

Il n'existe aucune étude sur les styles, les techniques et matériaux de construction région par région, que ce soit à l'échelle de l'Ontario ou du Canada. On pourra par contre consulter les nombreux documents portant sur une localité ou une région particulière (ex. : BUCO76, CRUI84, MILL78, et TAUS86) ; se renseigner auprès des bibliothèques locales ou du centre des ressources du ministère de la Culture, du Tourisme et des Loisirs à Toronto. Le document HER180 constitue une étude très approfondie sur le centre-sud de l'Ontario. On trouvera par ailleurs dans le document CHAP66 des renseignements particulièrement utiles à l'étude des variations architecturales dans le sud de la province ; cet ouvrage, qui ne porte pas réellement sur l'architecture, décrit très bien l'influence de la géographie physique sur les bâtiments et les matériaux de construction. Pour ce qui est de la toile de fond historique ou écologique, se reporter aux cartes et atlas DEAN69, GENT84, HARR87, KERR90 et WINE91.

La documentation sur les types de bâtiments traite aussi des variations régionales dans le sud : ARTH72, BLAK69, GREE74, MACR63, MACR75, MACR83 et REMP80. Malheureusement, il n'existe pas de référence fiable sur l'architecture et le paysage dans le nord, même si l'on trouve des études sur certains édifices publics (publications assez sommaires établies par le Service des parcs, Environnement Canada) ou sur des constructions industrielles éloignées (dossiers non publiés tenus par le ministère de la Culture, du Tourisme et des Loisirs) ; voir RASK84.

D'un lieu à l'autre...

L'Ontario occupe un vaste territoire au sein d'un immense pays. Les distances sont donc un facteur de variété. Rien que dans le sud de la province, où se concentre le gros de la population, les réalisations revêtent des caractères fort différents. Néanmoins, la physiographie (géographie physique) étant rarement exceptionnelle, et la colonisation ayant été dictée par l'État et le commerce, les différences en matière de bâtiment et d'exploitation des terres sont plutôt subtiles.

Les variantes architecturales ne sont pas faciles à détecter d'un endroit à l'autre. En fait, les considérations culturelles se doublent d'influences physiographiques. L'usage des terres dépend de la nature des roches de fond, du sol, de la végétation et du climat. Or, c'est tout le tissu socio-économique et culturel des colons et des nouveaux habitants qui déterminera les modes d'exploitation du territoire. Comme ces conditions varient d'un lieu à l'autre, on comprendra que l'apparence physique des terres et des objets façonnés varie également.

Topographie et physiographie

En Ontario, les écarts régionaux en matière de géographie physique et de culture sont peu marqués, ce qui explique l'absence de démarcations nettes entre les régions. Règle générale, la répartition et l'attribution des terres avaient déjà fait l'objet de décrets bien avant l'établissement des premières colonies permanentes. Résultat pratique : très peu de changements dans le plan et la construction des localités dans la mesure où la topographie, le drainage et la nature des sols permettaient l'aménagement d'un tracé standard (routes et parcelles de terrains). C'est uniquement lorsque le relief prévient ce tracé régulier qu'on a droit à des paysages pittoresques, grandioses, avec des parcelles aux formes diverses ou à l'emplacement inusité. En réalité, la principale différence réside dans le matériau, le détail et la couleur, ou dans les proportions et systèmes de mesure à l'intérieur des grands styles et conventions d'une époque donnée.

C'est sur la disponibilité et l'emploi des matériaux que la géographie physique pèse de tout son poids. À preuve, les concentrations de bâtiments de pierre dans l'est de la province, surtout près des localités situées le long de la rivière Rideau, de Kingston à Ottawa. Le calcaire et le grès sont utilisés un peu partout dans la province, mais davantage dans les régions où il existe de grandes carrières, par exemple à St. Marys, ou encore là où la pierre a été mise au jour par le retrait des glaciers, par exemple le long de

la moraine Oak Ridge, au nord du lac Ontario. Dans certaines localités, la variété d'argile aura produit des briques aux coloris très particuliers, de la brique blanche de Galt à la brique orange de Toronto. Traditionnellement, on associait les matériaux de construction à de petites régions biens délimitées ; cela devait cependant changer avec l'avènement du chemin de fer et la mécanisation du travail. À la fin du XIX^e siècle, toute trace de différence régionale semblait effacée, à preuve les briques du nord de l'Ontario, qui venaient par train de Toronto.

Cela ne signifie pas que tout caractère local ait disparu. Citons le cas de l'emploi de galets comme finition extérieure des maisons de la localité de Paris, et celui des centres d'accueil et maisons de bois équarris dans le bouclier canadien et le «Cottage Country». Voilà bien des exemples qui relient la composante physiographique et culturelle. L'architecture en petites pierres arrondies dans la ville de Paris provient du nord de l'État de New York ; elle a été véhiculée par les immigrants américains du début du XIX^e siècle. Par contre, l'architecture en bois équarris constitue une forme d'emprunt moins directe ; à travers la province, les premières réalisations des colons consistaient en des cabanes en bois équarris, mais certains groupes culturels qui connaissaient déjà ce type de construction les conservèrent pour leur deuxième et troisième maison de campagne. La «rusticité sauvage» devint même par endroits un véritable style, avec l'arrivée des premiers trains chargés de touristes, au tournant du siècle.

Mœurs culturelles

La mosaïque culturelle de l'Ontario ne se reflète pas toujours dans les architectures régionales, bien qu'il existe certaines différences assez subtiles. Rares sont les régions qui comptent d'importantes minorités ethniques, c'est-à-dire une population n'appartenant pas à la lignée anglo-américaine et irlandaise-écossaise du XIX^e siècle. Et même là, on avait tendance à reproduire assez fidèlement les styles et les tendances de la majorité. Aussi, dans les vieilles colonies françaises (vallées de l'Outaouais et du Saint-Laurent, et bordure de la rivière Détroit), on trouve très peu d'éléments représentatifs de l'architecture traditionnelle de la Nouvelle-France ou du Québec, si ce n'est des récentes copies inspirés par l'architecture traditionnelle, mode actuellement populaire dans la province de Québec. En fait, ce qui paraît résolument français, c'est la délimitation typique des terres seigneuriales en parcelles longues et étroites, plus que la construction des bâtiments à proprement parler.

On peut déduire de l'étude de l'ameublement, l'influence historique de la mosaïque culturelle ontarienne sur l'architecture en Ontario (voir PAIN78). L'apport de chaque groupe culturel à l'architecture de l'Amérique du Nord est traité dans le document UPTO86. Pour quelques exemples de l'architecture française en Ontario, voir HARD87. Les archives photographiques constituent une bonne source d'information pour ce qui est de l'architecture locale, des variantes qu'on retrouve d'un endroit à l'autre. Il existe d'imposantes collections dans les Archives de l'Ontario (Toronto), les Archives nationales (Ottawa), à l'Université Queen's (Kingston), à l'Université Western Ontario (London) et à l'Université de Toronto. Les collections de photographies locales ainsi que les clichés pouvant être reproduits dans les cadres historiques de l'endroit nous renseignent sur le passé des différentes communautés. Il se peut fort bien que des études aient été menées par des universitaires sur l'architecture d'une région particulière ; on consultera donc les départements de géographie, d'histoire, d'« études canadiennes » dans les universités de la région.

À certains endroits, la culture d'une communauté se manifeste dans les matériaux, les proportions et la qualité du travail. Ainsi, les Polonais établis le long des principales artères de colonisation du comté de Renfrew possèdent un style de boiseries architecturales dont l'euroanéité n'a rien à envier à l'ameublement de l'endroit. Les régions mennonites des comtés de Wellington et Waterloo possèdent des granges et des habitations de fermes style Allemands de Pennsylvanie, aux formes semblables à celles des maisons écossaises de la région, mais avec des proportions et un détail légèrement différents (différences se retrouvant d'ailleurs dans leurs ameublements respectifs).

Ce qui reste aujourd'hui des premiers bâtiments du XIX^e siècle, dans le comté du Prince Edward et le long du lac Érie, reflète bien la différence entre les goûts des loyalistes et des immigrants américains des vagues ultérieures, y compris lorsqu'il s'agissait de maisons construites à la

même époque. Des traditions culturelles communes se sont donc développées avec un groupe penchant pour des éléments et proportions importés directement du style géorgien anglais, et l'autre préférant « filtrer » cette influence à travers le vécu américain. On peut « lire » bien des histoires de ce genre en observant l'architecture régionale, mais les études en bonne et due forme sont malheureusement rares.

Les atlas historiques renseignent le chercheur sur l'influence régionale et les variations qui se dégagent de l'architecture ancienne à travers la province. Dans la pratique cependant, seules une démarche personnelle et une observation serrée permettront de dégager des tendances et des rapports en matière d'architecture locale et de paysage. L'exercice n'est pas toujours facile, mais il est important de comprendre les subtilités qui distinguent une communauté de l'autre, une région de l'autre, afin d'en préserver le caractère.



Parfois, il n'y a que la couleur de la brique ou le profil des moulures pour distinguer des bâtiments d'une même époque situés dans des régions différentes. Les variantes plus spectaculaires, comme cette maison de Paris (photo du haut) dont les murs sont revêtus de galets, ou encore ces robustes constructions de calcaire (photo du bas) sont plutôt rares. Des styles formels apparaissent partout à la fois, particulièrement depuis les « booms » ferroviaires du XIX^e siècle qui permirent non seulement la diffusion rapide des idées mais aussi le transport de matériaux de construction produits en grande série.

Un de ces jours, deux jeunes gens vont tomber sur les ruines d'une maison de ferme et vont les laisser en paix ... Eh bien, que regardez-vous ainsi avec des yeux ébahis ?

S.J. Perelman, «Down with the Restoration !», 1938.

Méthodes et systèmes d'évaluation sont essentiellement décrits dans les revues spécialisées ; voir en particulier les publications de l'Association pour la préservation et ses techniques (APT). Les agences provinciales et fédérales chargées de la conservation du patrimoine ont beaucoup fait dans ce domaine, et pourraient être à même de fournir de judicieux conseils même s'ils n'ont pas publié beaucoup de documents grand public. Voir CUMI92, KALM80a (ou KALM80), MADD85, MASS86, RENY91 et SYKE84. On trouvera dans IDEN88, MCAL80 et NEWC79 des techniques d'évaluation du milieu qui vont au-delà des modèles d'histoire de l'art repris dans la plupart des répertoires du patrimoine.

Les bonnes questions

Évaluer l'importance d'un bâtiment ou d'un site, en déterminer la valeur historique, architecturale ou culturelle, cela fait appel à un certain bagage. Souvent, ce bagage appartient à un expert ou à un spécialiste en la question. Or, comme c'est souvent le profane qui décide quoi faire des ressources, il est essentiel qu'il apprenne à en calculer l'importance et à mesurer ses actes.

Bien entendu, il n'y a pas qu'une seule façon de procéder. Quelle que soit l'objectivité des facteurs dégagés, la décision ultime dépendra du poids relatif qu'on accorde à chaque facteur. Or c'est précisément ce subtil équilibre qui est entaché de subjectivité. Certaines méthodes se fondent sur un important bagage de connaissances, mettant l'emphase sur les grands architectes, les chefs-d'œuvre, ce qui exclut bien sûr les réalisations plus modestes qui ne peuvent se targuer d'un tel pedigree.

Par contre, une évaluation faite en fonction du contexte environnemental permet de mieux saisir les enjeux et de personnaliser la réponse en fonction des dangers réels ou potentiels. Idéalement, le système d'évaluation du patrimoine devrait combiner les qualités des deux méthodes, tout en soulignant la nécessité d'adresser l'argumentation au bon public.

Une grille d'évaluation doit correspondre au type de ressources visé, car il n'existe pas de modèle idéal qui permette d'étudier tous les éléments d'un patrimoine. Un des principaux critères à considérer : le rapport qui s'établit entre différentes réalisations d'architecture, disons entre un pont et une maison ou une fabrique. On présentera donc dans les pages qui suivent non pas un schéma universel mais plutôt le cadre dans lequel replacer la recherche, l'inspection et la communication des résultats, entre autres, par rapport à une communauté particulière, un ensemble de propriétés comparables, voire un seul bâtiment.

Le questionnaire procède selon une séquence qui va du caractère intrinsèque à la menace extérieure. Dans la mesure où le temps le permet, il est bon d'y répondre dans cet ordre. Cependant, lorsqu'il y a urgence ou péril en la demeure, on recommande de procéder en ordre inverse. (Pour plus de renseignements sur ce questionnaire, voir les parties LA RECHERCHE HISTORIQUE, L'INSPECTION, et LA DOCUMENTATION.)

De quoi s'agit-il ?

S'agit-il d'une maison, d'un pont, d'un village, d'une ferme, d'une rue ? Est-on devant un terrassement fait de mains d'homme ou devant le produit de l'érosion naturelle ? Est-ce là un édifice à bureaux qui a déjà été une demeure, une maison qui remplace une auberge, un chalet d'été qui a succédé à un moulin ? Il faut avant toute chose voir de quoi il s'agit, à quoi ça sert, qu'est-ce que cela a déjà été, quelle en était la raison d'être à l'origine, quelle en est la date de construction. S'interroger sur l'usage qui en est fait, sur ses caractéristiques physiques ; enregistrer mentalement le milieu où se situe l'objet, et consigner ces observations de façon lisible.

Quel est le lien avec le passé ?

Associe-t-on l'endroit à un événement particulier, à des notables ? S'agit-il plutôt d'un reflet des mutations socio-économiques ? Ou s'agit-il tout simplement d'un lieu qui suscite la nostalgie d'un passé de façon quelque peu impressionniste ? La réponse à ces questions présuppose l'étude de documents ou d'objets qui ne se trouvent peut-être pas sur place.

Quel poids par rapport aux autres réalisations du genre ?

S'agit-il du meilleur spécimen ? D'une première ? Ou au contraire d'une «dernière» ? Cette réalisation a-t-elle fait école ? S'agit-il d'une réalisation unique en son genre ou d'un modèle qui allait être suivi ? Autant de questions qui font appel à une certaine connaissance du sujet, ainsi qu'à des recherches dans d'autres domaines de la connaissance humaine.

Est-ce une réalisation unique en son genre ?

Quelles en sont les qualités physiques, à l'intérieur comme à l'extérieur ? S'agit-il d'un travail exceptionnel, fait à la main ou à la machine ? Les composants sont-ils arrangés de façon artistique ? L'objet cadre-t-il avec son environnement ? S'agit-il d'un véritable monument ? Sert-il ou dessert-il son milieu ? Ce sont là des questions qui font appel à un bon sens de l'observation, ce qui n'est nullement la chasse gardée des spécialistes. En fait, toute personne qui prend la peine d'observer pourra voir et enregistrer ces qualités.

Y a-t-il des leçons à en tirer ?

Des vestiges d'une autre culture ou d'une autre époque sont-ils cachés à l'intérieur de la structure ou enfouis dans les environs ? Est-ce que les données consignées dans le cadre de ce projet pourraient s'avérer utiles ailleurs ? L'information obtenue servira-t-elle aux experts ? Au grand public ? Même l'information la plus spécialisée a des applications pratiques parfois surprenantes. Mais les dépositaires de ce savoir seront probablement des érudits et des enseignants en histoire, géographie, archéologie, etc.

Qui sont les principaux intéressés ?

Quelles sont les personnes pouvant profiter du maintien en existence du monument ou du bâtiment ? Les individus et les collectivités s'attachent-ils à un lieu ? Y a-t-il des personnes ou des regroupements dont l'objectif premier est d'assurer la protection du patrimoine architectural ? Ceux-ci peuvent-ils en influencer d'autres ? Passeront-ils aux actes ? Savent-ils qu'ils peuvent et qu'ils doivent le faire ? S'il est vrai que les services communautaires ou publics sont souvent impliqués dans ce genre de dossiers, ce ne sont jamais eux qui conservent réellement le patrimoine. Les personnes physiques sont seules à pouvoir le faire.

Quelles en seront les retombées ?

S'agit-il d'une réalité utile à la science, à l'avancement des connaissances ? Ou de ressources dignes d'intérêt pour l'éducation et les loisirs ? A-t-on devant soi un symbole dont toute la communauté s'enorgueillit ? S'agit-il d'une attraction touristique ? L'objet remplit-il déjà l'une de ces fonctions ou sera-t-il appelé à le faire ? Ces questions portent pour l'essentiel sur la planification ; les réponses peuvent très bien revêtir un caractère contradictoire. Ainsi, il n'est pas dit qu'une recherche à caractère très spécialisé constituera un facteur d'attraction touristique.

Sur quelle échelle doit-on se situer ?

L'objet revêt-il un intérêt particulier pour tout un quartier ? Pour une communauté entière ? Pour le comté ou la région ? L'Ontario ? Le Canada ? Pour le continent et même la planète entière ? En fait, la portée d'un lieu est souvent fonction de l'organisme qui le recense. Ainsi, les municipalités listent et classent les propriétés situées sur leur territoire ; l'UNESCO tient à jour

l'inventaire du patrimoine international. Entre ces deux extrêmes, une multitude de compilations qui vont du général au particulier. Même si ces listes servent de référence, elles sont rarement complètes ou même suffisantes ; n'y entrent pas automatiquement tous les lieux dignes d'intérêt.

Ce patrimoine est-il menacé ?

L'endroit est-il délabré ? Manque-t-il d'entretien ? A-t-il cessé de répondre à ses objectifs premiers ? Ceux-ci sont-ils encore valables aujourd'hui ? Peut-on parler de surexploitation ? Va-t-on vers une «amélioration» ? Des questions de planification auxquelles la réponse n'est pas toujours évidente, vu les influences extérieures. Dans la plupart des cas, la conservation n'est que le fruit de ces influences plutôt que de constituer un moteur en soi ; toutefois, cela est peut-être en train de changer.

La bonne réponse

Pouvoir répondre à ce genre de questions présuppose avoir bien fait ses recherches. On doit donc s'intéresser aussi bien aux archives du passé qu'aux plans d'avenir. Tout en gardant à l'esprit l'état actuel des lieux.

Celui qui remonte le temps doit dépouiller une importante documentation — livres, correspondance, dessins, actes et photographies, ainsi que dossiers éventuels touchant au bâtiment ou au site. Certains de ces papiers peuvent précéder chronologiquement l'objet de la recherche, tandis que d'autres sont tout à fait récents. La documentation existe parfois dans l'immeuble même ; on devra souvent recourir aux bibliothèques, aux archives, aux musées, aux dossiers des municipalités et aux papiers personnels. Le chercheur peut également bénéficier des objets physiques associés à la propriété, qu'il s'agisse d'objets mobiliers, de découvertes archéologiques ou de toute autre forme de legs culturel ayant survécu aux mains d'un particulier ou dans un musée local.

Dans toute recherche historique devant permettre l'évaluation d'un bâtiment ou d'un lieu, il faut d'abord bien situer l'endroit dans son contexte chronologique et événementiel. Il existe plusieurs grilles chronologiques, plusieurs façons de rattacher un bâtiment à une époque. Et il existe bien des manières de monter en épingle ce lien temporel dans le but de protéger l'immeuble.

Il arrive parfois qu'un immeuble, un site ou une communauté entière revête de l'intérêt en fonction d'une personne ou d'une époque particulière : c'est notamment le cas lorsque la construction est l'œuvre d'un notable. Certains lieux sont importants parce que leur histoire est intimement liée à celle de développements à long-terme, par exemple : un motif de champs ou de fermes associé à une forme d'agriculture qui fut, pendant plusieurs décennies, particulière à une région.

On ne saurait, par ailleurs, négliger les perspectives d'avenir. Celles-ci peuvent être évaluées dans la documentation suivante : le plan municipal, les règlements de zonage, les projets d'amélioration ou de développement, les études de faisabilité et même les articles de journaux. Toute personne capable d'évaluer les risques de changement pourra se prononcer sur l'utilité du bâtiment à long terme.

Dans ce genre de recherche, la complexité de l'enquête est tout à fait comparable à un épiluchage des archives. On peut supposer par contre que les urbanistes et leurs consultants détiennent à eux seuls le gros de l'information. Les autres échelons de l'Administration publique sont moins faciles d'accès, ce qui nécessite parfois tout un suivi, surtout dans les projets écologiques à grande échelle susceptibles d'affecter une communauté ou une campagne entière.

Ce qui fait le lien entre le passé et le futur c'est l'état actuel des lieux, l'emploi qui en est fait et le caractère unique. Les ressources patrimoniales constituent en quelque sorte un document qui relie passé et potentiel. Le lieu doit pouvoir répondre à un certain nombre de questions pratiques. Son évaluation appartient à des observateurs ou à des agents compétents ; l'information doit être classée et interprétée par des professionnels. De nombreuses formes de documentation viennent appuyer ce travail de vérification et de compréhension : croquis, dessins à l'échelle, photographies, notes, entrevues. Les papiers, qui sont préparés sur place pour les besoins du chantier, seront peut-être utiles à des personnes qui ne mettront jamais les pieds à cet endroit, mais dont le rôle n'en est pas moins actif dans le processus décisionnel.

Tout résultat susceptible de faciliter l'évaluation et la prise de décision devient un document important que les «conservateurs» feront tout pour garder ou préserver. À peu près toute l'information sur le patrimoine se trouve sur papier (textes et illustrations). Et c'est

précisément cette information qui nous permet de comparer les lieux, d'établir le lien avec l'information qui leur est antérieure, et de les situer à l'intérieur d'un bagage de connaissances. Chaque document qui s'y ajoute constitue un enrichissement de ce bagage.

Évaluation et action : le vieux et le neuf

Un bâtiment déjà construit, cela impose bien sûr certaines contraintes. Par contre, cela représente aussi une somme de qualités, d'espaces et de détails qu'aucune construction nouvelle ne peut offrir. Un équilibre particulier entre le passé et l'avenir, dont on doit absolument tenir compte. Une approche «moderne» ignore tout des réalités propres du vieux bâtiment, dont l'âge est souvent plus avancé que celui du concepteur contemporain.

On affirme souvent que, de nos jours, les normes de structures et de sécurité sont supérieures à celles d'autrefois, ce qui n'empêche pas les vieilles constructions d'être en réalité plus robustes. Même si la réglementation officielle était alors moins sévère, les constructeurs d'antan avaient des marges de sécurité beaucoup plus raisonnables que ce que prévoient actuellement les codes en ce qui a trait aux structures. À travers les siècles, les méthodes de construction traditionnelles ont fait la preuve de leur fiabilité, tandis que les pratiques contemporaines ont souvent déçu, entraînant d'onéreuses réparations au bout de quelques années seulement. On peut même dire que les déboires qu'ont connus les bâtiments historiques sont imputables à des réparations tout à fait récentes.

Une vieille construction, si peu moderne ou conventionnelle soit-elle, représente des qualités et une distinction durables. À ce titre, son avenir doit donner lieu à mûre réflexion. Le vieux est au moins aussi durable, sécuritaire et robuste que le neuf, pour autant qu'il soit entretenu et préservé.

Il n'existe aucune panacée, chaque construction, chaque site devant faire l'objet de soins particuliers. Les solutions abondent ; il faut donc élaborer soigneusement une stratégie et la mettre en œuvre de façon responsable et ordonnée.

Les attentes du public n'étant plus les mêmes, l'évaluation des biens du patrimoine devient de plus en plus objective et scientifique. Les échantillons représentatifs d'un style peuvent être grandioses ou modestes ; ils ont chacun le droit à la reconnaissance et à la protection. Parce que le public est mieux informé sur la question, on assiste à un élargissement des critères ce qui fait que la notion de «valeur» est aujourd'hui fonction de plusieurs facteurs plutôt que d'un seul.

